

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Après la bataille. — Les soins de Tommy au blessé allemand



Les soldats britanniques n'ignorent pas les durs traitements que les Allemands font subir dans leurs camps à leurs camarades anglais, australiens, canadiens, lorsqu'ils sont faits prisonniers, mais nos alliés ne font pas la guerre comme leurs ennemis, et c'est chaque jour que, sur les lignes de la Somme, on peut voir les Tommies s'empressez auprès des blessés et soigner avec le même dévouement les ennemis et les alliés.

“Souvenez-vous !”

Ces jours-ci, par une conférence sur la victoire de la Marne, une nouvelle société qui, avec ce beau titre « *Souvenez-vous !* », s'est constituée sous la présidence de M. Jean Richepin, commence son effort.

C'est un engagement d'honneur que, par la création d'une telle ligue, ses organisateurs et ses adhérents prennent vis-à-vis d'eux-mêmes, vis-à-vis de la Patrie ensanglantée et piétinée, de nos populations martyres, de nos héroïques soldats, envers la mémoire de nos morts.

Empêcher que le souvenir des sacrifices, des souffrances et aussi des fautes qui ont permis ces calamités ne s'efface trop vite, pas de tâche plus nécessaire ! On a raison de la commencer tout de suite. Mais ce n'est pas maintenant qu'elle est le plus indispensable et le plus efficace.

A l'heure actuelle, le canon tonne encore, les ruines s'étendent, les deuils et les misères se multiplient. Nous vivons au milieu des réfugiés qui, dépayés et douloureux, attendent avec angoisse la délivrance de leur terre natale, parmi les mutilés en uniforme qui sans cesse rendent tragiquement présentes à nos yeux les horreurs d'une telle guerre, parmi les mères et les femmes en deuil dont les voiles noirs nous rappellent les pertes de la Patrie et le déchirement des familles.

Mais plus tard, quand les voiles funèbres ne flotteront plus, quand les blessés en costume civil, fixés à leurs métiers nouveaux, seront moins distincts dans la foule revenue à sa vie normale, lorsque les ruines seront relevées et que les régions envahies se seront repeuplées de leurs habitants, viendront les jours où il faudra nous protéger contre les distractions de l'esprit et du travail qui trop aisément nous détachent du passé.

Lorsque les hommes d'aujourd'hui, qui n'étaient que des enfants en 1870, se remémorant leur jeunesse, ils sont effarés de la promptitude avec laquelle « l'année terrible » cessa d'être pour beaucoup de gens une hantise nationale, de la rapide négligence pour le sang et les larmes versés, pour les crimes, les atrocités, le cynisme sanguinaire des Prussiens. Sur la frontière de l'Est, la carte de France garda son « liséré vert », c'est entendu. Mais tout de même, si l'on pensait encore aux désastres tout proches, on n'en parlait vraiment pas assez.

Rares furent les femmes et les hommes clairvoyants qui systématiquement firent entendre le cri d'alarme. On ne les écoutait guère, mais à présent quel terrible son de reproche ont pris dans nos cœurs leurs voix ! Aussi ne peut-on s'étonner que trop tôt notre vigilance se soit endormie et que le nouveau déchaînement de la férocité teutonne, toujours pareille à elle-même, nous ait surpris comme une catastrophe imprévue.

Il ne faut pas que ce dangereux et coupable oubli — si ingrat envers nos héros et nos morts, si impie envers ceux qui souffrent — puisse se reproduire. En plein déchirement, façonnons-nous des âmes qui nous préservent, organisons-nous de manière que rien de nos angoisses, de nos deuils, de nos ruines, rien surtout de la menace allemande toujours à craindre, ne puisse s'effacer de la mémoire de nos enfants.

Souvenons-nous et obligeons-les à se souvenir des périls d'une confiance stupide et de l'imprévoyance inouïe qui, malgré des désastres si proches, nous valurent la ruée foudroyante des Allemands sur Paris, des heures tragiques où la séculaire beauté de la grande ville fut sous le coup d'une dévastation systématique.

Souvenons-nous de nos villes bombardées, de nos villages en flammes, des populations décimées et affamées, des vieillards poursuivis à coups de crosse jusqu'au mur où ils étaient abattus, des enfants martyrisés, des femmes insultées et torturées, des populations inoffensives poussées, la baïonnette aux reins, sous la mitraille, devant les colonnes d'assaut, pour intimider notre feu ; de nos blessés dont un ennemi acharné contre notre race ne respectait même pas la souffrance ! Ah non ! Que plus jamais, comme naguère, sous prétexte d'hommage aux soldats morts, on ne permette à ces gens-là de venir hypocritement parler de « confraternité d'armes » !

D'ici un certain nombre d'années, aucun risque de voir s'atténuer ces visions. C'est seulement dans quinze ou vingt ans que cet apostolat du souvenir deviendra une nécessité patriotique.

Mais, dès aujourd'hui, ce que les adhérents de la ligue nouvelle « *Souvenez-vous !* » et tous les bons Français ont le devoir de rappeler, c'est qu'en août 1914, au moment de l'agression que l'Allemagne entière espérait triomphante et fructueuse, toutes les catégories so-

ciales, commerçants, industriels, ouvriers aussi bien que hobereaux et universitaires, furent unanimes à vouloir l'injuste guerre, que tous les partis politiques, socialistes comme agrariens, furent également complices et sont responsables au même titre ; que, sans distinction de pays, Bavares, Saxons, Wurtembergeois et autres — écoutons le témoignage de nos combattants — rivalisèrent avec les Prussiens de férocité sanguinaire, de barbarie savante.

A l'heure du règlement des comptes, qu'on ne vienne donc pas — sous prétexte que le Bavares pleurniche et grogne davantage devant le manque de saucisses ou que certains socialistes lâchent à l'approche de la défaite — essayer de nous attendrir, par des distinctions, vraiment trop subtiles pour notre souffrance, entre les diverses contrées de l'Allemagne et les divers partis politiques !

Dès à présent — c'est le devoir immédiat — souvenons-nous et tâchons que autour de nous on n'oublie pas que tous les pays et tous les partis d'Allemagne ont eu également les mains dans le sang lorsqu'ils se sont rués, après un vote unanime, pour la destruction de la France.

C'est dans l'espoir que tout de suite elle luttera pour inscrire dans les cerveaux cette vérité première que beaucoup de Français ont donné leur adhésion à la ligue nouvelle.

Après quoi, elle prendra ses précautions contre d'autres oublis possibles.

Georges Lecomte.

Ce que l'on dit

En attendant...

« La loi de la vie veut que les moins forts soient éliminés ; et les vrais conquérants, ce sont les affamés. Or, ces affamés, c'est nous. L'argent gagné nous en a donné le goût, et le bien-être acquis a accru les appétits. Lorsque l'Allemand considère le monde, il trouve qu'il n'a pas été gâté, et que tout ce qu'on lui a laissé, ce sont les restes pourris d'un assez bon dîner. Mais ce partage, dans sa pensée, n'est que provisoire. »

Ainsi parlait jadis l'Allemand Alfred Ken devant M. Georges Bourdon ; et le 10 octobre 1914 la conférence des femmes libérales de Berlin votait la résolution suivante : « Une politique mondiale et coloniale est une question de vie ou de mort pour les prolétaires allemands. »

On pourrait citer cent phrases de ce genre. Et je demande ce qu'on pourrait trouver d'approchant dans la littérature de la France, de l'Angleterre et de la Russie au cours des cent dernières années. Il existait dans ces trois nations un courant nationaliste. Il signifiait seulement que ces nations entendaient rester elles-mêmes : rien de plus. Elles se déclaraient satisfaites de la part que le sort leur a faite, elles entendaient la garder. Jamais il ne serait venu à un Français, un Anglais ou un Russe l'idée de dicter des lois à l'Allemagne et aux Allemands, de leur imposer une volonté.

Pour les Allemands il en allait très différemment. Il ne s'agissait pas de nationalisme allemand, mais de refaire le monde entier sur le modèle germanique, de s'attribuer le commandement sur l'univers. Il y avait là comme une conception de croisade : un élan de fanatisme universel, appuyé sur une préparation dont nous avons malheureusement contrôlé la formidable puissance.

Le monde peut vivre libre selon la conception nationale des Français, des Russes, des Anglais. Il ne le pourrait pas selon les conceptions allemandes. On ne saura jamais assez le répéter.

Pierre Mille.

Cet écho est âgé de deux ans : nous ne le connaissons que d'hier. Un hasard nous en a instruit. Il mérite d'être gardé dans l'anecdotier de la grande guerre.

Le 6 septembre 1914, deux paysans, propriétaires sur les rives de la Marne, arrivèrent à Paris ; comme bien d'autres, ils ont évacué la contrée envahie d'où les Allemands s'avancent déjà vers la capitale. Mais nos deux villageois, descendus dans un petit hôtel de la rive gauche, ne désespèrent pas de la patrie. Au contraire. Une foi inébranlable les avertit que l'heure du recul est passée et qu'une victoire est due aux Français, après les épreuves des premiers jours.

Dans cette calme confiance, ils prennent le temps de conclure un marché. Il y a bien longtemps que

l'un veut acheter à l'autre un long pré limitrophe du sien. Le vendeur est vieux, n'a pas d'enfant et préfère maintenant des écus à de la terre. L'acheteur, lui, ne veut pas savoir que l'ennemi foule ce sol d'un pas victorieux, qu'il prétend garder tout le Nord français et bien davantage encore. Au moment où la bataille fait rage sur leurs biens, ces deux paysans concluent l'opération, rubis sur l'ongle.

N'est-ce pas là un bel exemple de sang-froid français, de sérénité patriotique qui ne veut pas croire à la défaite ? Ainsi, les Romains assiégés mirent en vente et vendirent aussi cher qu'en pleine paix le champ sur lequel Annibal était campé, aux portes de Rome.

Le 5 septembre prenait fin le concours ouvert pour la création de l'insigne spécial des réformés. Cinq cents projets ont été déposés. Le jury, présidé par le général Famin, délibère.

Le problème a déjà été résolu par les Anglais. Leur insigne est ici représenté. Au sujet du signe distinctif français, le *Bulletin des Combattants de 1914-15-16* — une œuvre excellente dont le but est de grouper, guider et soutenir les soldats mutilés, blessés et réformés de la guerre (23, rue Sully, Lyon) — constate que, « la paix signée, l'embus-



qué de la zone des armées aura droit à la même distinction, ayant droit à la médaille commémorative. Nous demandons, propose le *Bulletin*, un ruban différent de celui de la médaille commémorative ou une médaille avec un ruban distinct pour les réformés et blessés de guerre, pour les anciens combattants authentiques. Nous le verrions, avec plaisir, bleu de France rayé de rouge, aux couleurs de la Ville de Paris. »

Il nous a paru intéressant, en montrant le *For King and Empire* de nos alliés, de consigner le vœu de ceux qui, en la circonstance et dans notre pays, sont les premiers intéressés.

Qui donc a prétendu que la guerre détournait un peu l'attention des nombreuses vacances académiques ?

Hier, l'aveugle du pont des Arts, de parisienne mémoire, tendait la main à son habitude. Un monsieur très bien passa, lui donna deux sous, puis s'enquit avec une curiosité bienveillante qui sentait son homme de lettres d'une lieue :

— A quoi pensez-vous bien, mon ami, toute la journée ?

Et voici la réponse textuelle de l'aveugle du pont des Arts :

— Ah ! monsieur, je pense qu'il n'est pas juste que je sois ainsi debout sur mes pieds, alors que dans la maison en face il y a au moins une demi-douzaine de fauteuils que personne n'occupe !

La « maison en face » c'était l'Institut !

— Evidemment ! approuva faiblement le monsieur très bien, qui est candidat académique.

Il murmura en s'en allant : « Encore un compétiteur de plus ! » Et c'est lui-même qui, non sans mélancolie, nous a confié cette nouvelle candidature.

Le toast, chez nos alliés britanniques, est une institution vénérable. Un dîner sans toast, c'est un printemps sans fleurs, une fleur sans parfum. Et les toasts qui se portent chaque soir, sur le front de la Somme, sont innombrables comme les étoiles du ciel et les obus que l'on envoie chez ces messieurs d'en face.

Cependant, il semble qu'on ait perdu, en cette matière, la bonne tradition.

Jadis, en effet, pour faire plus d'honneur à une dame, le gentleman qui portait un toast jetait au feu une partie de sa « parure ». Les autres convives, par point d'honneur, suivaient son exemple.

Sir Charles Selley dinait en société, à la taverne. Il avait une magnifique cravate de dentelle. Un de ses amis porta un toast et jeta en même temps sa cravate dans la cheminée. Selley et les autres convives furent obligés d'en faire autant.

Deux jours plus tard, les mêmes personnes se trouvant réunies, Selley, après avoir porté la santé d'une dame, appela un garçon de la taverne et lui dit de faire entrer un dentiste. Il se fit arracher une dent (nous pensons qu'elle devait être mauvaise) et la jeta au feu...

Conformément aux règles de l'honneur, tous les convives se virent contraints de se livrer aux mains de l'opérateur...

Le Veilleur.

Billet d'un provincial

Un journal vient d'ouvrir une enquête et me fait l'honneur de me demander mon opinion sur la question suivante :

« La guerre aura-t-elle une influence sur notre littérature, sur notre façon de penser et notre façon d'écrire? »

Avant de répondre, j'ai consulté quelques-uns de ceux dont l'opinion seule importe, c'est-à-dire les lecteurs de demain, ceux qui font la guerre aujourd'hui. Et voici ce que m'a dit, hier, un jeune capitaine venu en permission pour six jours dans sa ville natale :

— Ah! Monsieur, souhaitons-la, cette influence! J'ignore ce que nous préparent messieurs les auteurs, mais je sais bien ce que voudront, ou plutôt, ce que ne voudront plus ceux qui rentreront après la paix dans leurs foyers et qui composeront tout le public, de dix-huit à quarante-huit ans... Avant la guerre, une vague de niaiserie avait envahi nos romans, nos journaux, notre théâtre. Les auteurs s'imaginaient, je ne sais pourquoi, que les lecteurs étaient tous redevenus de petits enfants, et ils ne leur donnaient plus que du sucre d'orge et du sirop de groseille! Ah! que nos pièces étaient douces, et comme elles finissaient bien! Un petit sourire qu'on faisait tremper dans une petite larme, et tout le monde était content! Et les romans, monsieur! Flaubert n'aurait pas pu faire paraître en feuilleton *Madame Bovary*, et Guy de Maupassant n'aurait pas trouvé le placement de ses contes admirables...

» Oui, monsieur, en France, on n'osait plus se servir de la langue de Rabelais, de Montaigne, de Molière, de La Fontaine! Et cet esprit qui est bien à nous, l'esprit gaulois, était traité en paria, en malotru...

» Un jour, je portai à un directeur de magazine une fable de La Fontaine que j'avais tranquillement signée de mon nom, certain qu'il ne s'apercevrait pas de la supercherie. Cette fable qui se trouve dans les recueils mis entre les mains des écoliers et que son auteur avait jugée digne d'être placée sous les yeux de Monseigneur le Dauphin, alors âgé de cinq ans et demi, a pour titre *La Jeune Veuve* : Livre 6, F. 21.

» — Oh! mon cher, me dit le directeur, vous n'y pensez pas! Donner des vers pareils à ma clientèle, à ma clientèle !!!...

» Voilà, monsieur, où nous en étions avant la guerre. Pour quelles raisons étions-nous descendus jusque-là? Je ne puis pas vous le dire, mais je puis vous affirmer que ces temps sont révolus. Ce n'est pas aux millions de poilus qui reviendront de la guerre qu'il faudra servir cette littérature pour personnes pâles et anémiques. Nous sortons de la grande école des tranchées où le verbe est rude et franc. Nous en avons vu de toutes les couleurs et entendu de tous les sons. Nous n'aurons plus peur ni des mots ni des idées. Nos auteurs n'auront qu'à revenir à la tradition classique, celle des grands écrivains français qui appelaient « un chat un chat et Rollet un fripon ». Il est fini le temps des pastiches, des chichis et des tatafouillons, des coupeurs de nuances en quatre et des diseurs de riens. Si ces messieurs dramaturges et romanciers veulent désormais être suivis, il faudra qu'eux aussi aient de « l'allant » et du « cran » et « en mettent » !!!...

» Et n'oubliez pas que la clientèle, comme disait l'autre, que la clientèle féminine, elle aussi, a évolué... Nos femmes et nos filles ont été des marraines, ont correspondu avec leurs filleuls... Elles ont, surtout, été des infirmières; et celles qui n'entrevoient l'existence qu'à travers les contes bleus ont pris contact, au chevet des blessés, avec les réalités de la vie.

» ... Vous me demandez si cette guerre aura de l'influence sur notre littérature? Mais, mon bon monsieur, elle va tout chambarder... heureusement! »

Le Provincial.

UN GLORIEUX FAIT D'ARMES

Au cours de notre offensive au sud de la Somme, un officier et cinquante hommes de nos troupes avaient fait prisonniers quatre-vingts Allemands et les avaient enfermés dans l'église de Vermandovillers.

Un retour offensif de l'ennemi rejette nos troupes en arrière de l'église. Les nôtres tiennent bon et résistent, sans abandonner leurs prisonniers, pendant plusieurs heures, jusqu'au moment où notre attaque victorieuse, reprend l'église avec sa garnison héroïque et ses prisonniers.

Le colonel de Loys est réprimandé

GENÈVE, 7 septembre. — Le général Wille vient d'infliger une réprimande au colonel de Loys. C'est la sanction la plus douce qui pouvait être prise contre ce dernier.

En général, l'opinion la juge insuffisante. A Berne et dans les milieux où l'on s'élevait contre le bruit fait autour de l'incident, on fait observer, en effet, qu'elle ne correspond pas aux instructions données au général Wille par le Conseil fédéral, qui réclamait des sanctions disciplinaires sévères.

LA SITUATION MILITAIRE

Echecs constants des attaques allemandes sur notre front

LES BULGARES SONT ENTRÉS A TURTUKAI

Il y a décidément quelque chose de changé dans l'armée allemande. Sur le front de la Somme aussi bien que devant Verdun, il n'y a pas une de nos offensives qui ne réussisse à entamer la ligne adverse, au lieu que les contre-attaques de l'ennemi sont constamment repoussées.

Celles de la nuit dernière ont été très violentes, et ont porté sur deux secteurs, l'un au nord, l'autre au sud de la Somme. Au nord, les Allemands appuyés sur les tranchées qu'ils gardent encore entre le bois des Marrières et Combles ont essayé de nous enlever la position de la ferme de l'Hôpital. Au sud, ils débouchaient du village d'Horgny, au sud-ouest de Villers-Carbonnel, et s'en prenaient à notre nouvelle ligne établie entre Barleux et Berny-en-Santerre. Ils ont été partout rejetés sur leurs tranchées de départ.

Ces échecs sont imputables pour une bonne part à la puissance accrue de notre artillerie et à la précision de nos tirs de barrage, qui, presque régulièrement, ont empêché les vagues d'assaut de passer jusqu'à nos lignes. Mais il fut un temps où les vagues d'assaut étaient plus difficiles à briser: si les premiers rangs étaient fauchés, ceux qui suivaient marchaient quand même, et les survivants parvenaient au but. C'est ainsi que furent menés, on s'en souvient, les assauts furieux qui battaient les pentes du plateau de Douaumont, puis du plateau de Vaux.

Les soldats allemands ne vont plus à la mort avec le même entrain. L'état-major cependant leur demande autant d'efforts, autant de sacrifices. C'est pourquoi il éprouve des mécomptes. Les troupes qui gardaient le secteur de Chilly ont lâché pied plus tôt qu'on ne pensait. Il a fallu amener en toute hâte une division saxonne empruntée à l'armée von Heeringen, qui ne s'est pas mieux comportée et nous a laissés pousser, à l'est de Chilly, jusqu'aux abords de la voie ferrée de Chaulnes à Roye.

Au nord de la Somme, la surprise du commandement ennemi se marque au nombre des canons qu'il nous a laissés sans avoir pu prévoir qu'il faudrait les enlever ou les détruire. Il se croyait d'autant plus sûr de la résistance qu'une division de la garde se trouve en ce secteur: la garde a pris sa part du recul général.

Ces constatations ne sont pas pour diminuer le mérite de nos soldats, mais bien plutôt pour l'augmenter, car le découragement de l'ennemi tient à l'expérience répétée qu'il a faite de notre valeur. Il cède à un élan qu'il sait irrésistible,

et que soutiennent des feux d'artillerie dont il croyait avoir le privilège.

Devant Verdun, les Allemands étaient arrivés péniblement à nous enlever un saillant de notre ligne dans le bois de Vaux-Chapitre. Nous avons réduit à néant ce médiocre succès et emporté à notre tour la première ligne de tranchées ennemies sur une longueur de quinze cents mètres.

Dans la Dobroudja, les Bulgares, rejetés sur la frontière, ont porté tout leur effort contre la ville de Turtukai, sur la rive droite du Danube, au point où le fleuve quitte la ligne de frontière. Cette ville n'est occupée que par une



faible garnison, et si, comme la nouvelle nous en est parvenue hier soir, elle a été prise, cet événement n'aurait pas d'importance militaire, attendu que le Danube, fort large en cet endroit et doublé de marécages, présente un infranchissable obstacle.

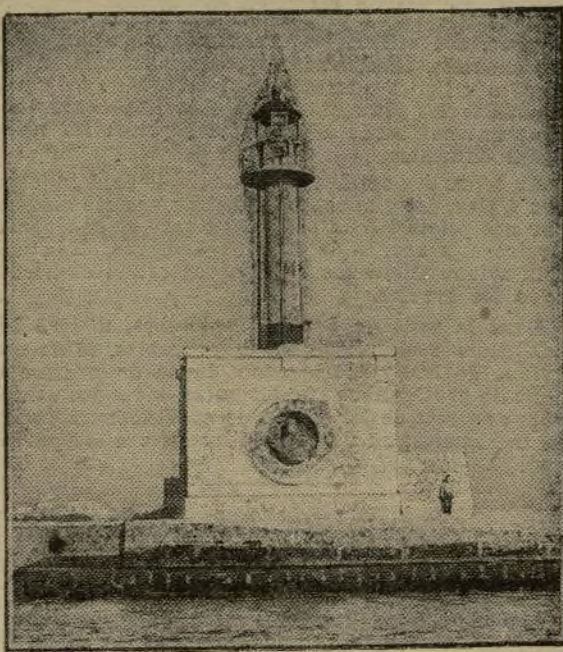
Jean Villars.

VOIR EN DERNIERE HEURE :

Les Bulgares à Turtukai.

Nouveaux succès russes. -- Le bombardement de Galitch.

L'ENTRÉE DU PORT DE VARNA



Ce port militaire bulgare de Varna, sur la mer Noire, à quelque distance de la frontière roumaine, a déjà été bombardé — comme nous l'avons dit — par la flotte russe.

Il s'est trouvé que le roi Ferdinand de Bulgarie fut à Varna au moment où ce bombardement commença. Ferdinand de Bulgarie, dont on connaît l'horreur pour les obus et les bombes, quitta la ville au plus tôt.

Les Allemands vont-ils resserrer leurs fronts?

Ce qu'il faut penser de certains bruits

Nous avons reproduit hier un télégramme de Berne, d'après lequel le général von Falkenhayn aurait émis l'opinion qu'un raccourcissement du front allemand était rendu nécessaire par les événements.

Peu importe que ce soit cet avis — dont s'indigna Hindenburg — qui ait provoqué le déplacement du chef d'état-major général. Mais il est intéressant de noter que cette éventualité d'un resserrement des fronts a été envisagée par trois critiques militaires allemands.

C'est d'abord le commandant Moraht qui laisse entendre dans le *Berliner Tageblatt* que le haut commandement aurait l'intention d'ordonner la retraite sur de nouvelles positions.

Le colonel Medicus, critique militaire aux *Dernières Nouvelles de Munich*, écrit, au sujet de la nouvelle offensive en Picardie, que l'Allemagne doit défendre ses lignes stratégiques et non telle ville particulière.

Il rappelle le mot de Frédéric II : « Qui veut tout couvrir ne couvre rien » et fait prévoir que Hindenburg pourrait bien se replier sur un front dans l'espoir de vaincre sur l'autre.

Enfin, le critique militaire du *Bund*, journal suisse des plus favorables à l'Allemagne, estime que les Allemands renforceraient leur situation stratégique générale s'ils choisissaient le moment opportun pour réaliser en France un raccourcissement important de leurs lignes.

Faut-il conclure de cette coïncidence que l'état-major général allemand a le dessein d'opérer semblable manœuvre? Il ne semble pas: et une

telle conclusion, contraire d'ailleurs aux termes de la dépêche de Berne que nous publions hier — Hindenburg refusant d'admettre une telle idée — serait pour le moins prématurée.

Il paraît plus sage d'y voir ou les suggestions d'un parti militaire à qui la situation actuelle de l'Allemagne inspire des inquiétudes, et par conséquent des conseils de prudence; ou simplement le désir de préparer, le cas échéant, l'opinion publique à un repli qui ne serait pas volontaire, mais que le gouvernement allemand aurait intérêt, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, à présenter comme tel.

L'offensive roumaine

Plus de cent localités sont occupées par nos alliés

BUCAREST, 4 septembre (retardée dans la transmission). — Durant la première semaine de guerre, l'armée roumaine a, en sept jours, fait flotter le drapeau tricolore de la monarchie sur cent villes et villages des terres irrédentes.

La population roumaine des localités conquises a accueilli les troupes avec un grand enthousiasme.

Constantza bombardée par les forces germano-bulgares

AMSTERDAM, 7 septembre. — Une dépêche officielle de Berlin annonce que des hydravions allemands, en coopération avec les forces militaires et navales bulgares, ont bombardé, le 4 septembre, les batteries et les positions retranchées roumaines de la Dobroudja, ainsi que la gare et les dépôts d'huile de Constantza.

Un ordre du jour du général Zajoukhovski, commandant les forces russes en Dobroudja

BUCAREST, 4 septembre (retardée dans la transmission). — Le général Zajoukhovski, commandant du corps expéditionnaire russe en Dobroudja, au moment où il pénétrait sur le territoire roumain a lancé la proclamation suivante :

« A partir du 27 août le corps expéditionnaire fait partie de l'armée roumaine. Nous acclamons notre nouvelle alliée et nous crions avec elle : « Vive la grande Roumanie, vive son glorieux roi ! »
« Dans les champs de la Dobroudja, la Russie, la Serbie et la Roumanie lutteront pour une cause commune; que les sacrifices communs créent entre nous une indéfectible fraternité. » (Radio.)

GENÈVE, 7 septembre. — On mande de Vienne que, selon des informations d'excellente source privée, le maréchal von Mackensen, commandant en chef, on le sait, des forces austro-allemandes, bulgares et turques dans les Balkans, serait actuellement sur le front danubien.

L'attaque par la Dobroudja serait un premier résultat de son arrivée et de sa prise de commandement effectif.

L'opinion générale, dans les milieux politiques autrichiens et bulgares, est que le maréchal voudra tenter de rééditer contre la Roumanie son attaque foudroyante de l'an dernier contre les Russes, et qu'il attend, pour se lancer, que toute son artillerie lourde soit arrivée.

LA TERREUR EN BELGIQUE

Une accusation de haute trahison contre le bourgmestre de Namur

STOCKHOLM, 7 septembre. — D'après l'Echo Belge, les Allemands font tous leurs efforts pour rassembler les éléments d'une accusation de haute trahison contre le bourgmestre de Namur, M. Golenvaux, qui, arrêté il y a deux mois, est détenu à la prison militaire de Hasselt.

Le général Keim, gouverneur du Limbourg, fait une enquête sur l'affaire. Il est à craindre que M. Golenvaux ne soit condamné à mort sur de fausses charges et exécuté avant que le public en soit averti.

Quatorze autres citoyens de Namur seront jugés en même temps que M. Golenvaux.

On annonce de la frontière que les Allemands ont arrêté, il y a quelques jours, le professeur Félicien Cattier, de l'Université, et ami personnel du roi Albert.

Des citoyens américains n'ont-ils pas été victimes des pirates?

NEW-YORK, 7 septembre. — Le consul américain à Glasgow a câblé à Washington que 26 Américains avaient pris passage à bord du steamer anglais *Kelvin*, coulé le 2 septembre par une mine ou une torpille.

Le département d'Etat va ordonner une enquête à ce sujet.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Jeudi 7 Septembre (767^e jour de la guerre)

15 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, les Allemands ont tenté un puissant effort pour nous déloger de la FERME DE L'HOPITAL. Leurs attaques ont été fauchées par nos mitrailleuses et se sont dispersées ayant subi de fortes pertes. L'ennemi n'a pas renouvelé ses tentatives au cours de la nuit. Dans les autres secteurs rien à signaler.

AU SUD DE LA SOMME, les Allemands, débouchant en force du village d'HORGNY ont fait plusieurs tentatives contre nos nouvelles positions AU SUD-OUEST DE BELLOY-EN-SANTERRE ET AU SUD DE BARLEUX. Toutes ces attaques ont été arrêtées net par nos tirs de barrage avant d'avoir pu aborder nos lignes. Le chiffre des pertes subies par l'ennemi au cours de ces attaques infructueuses semble très élevé, 400 prisonniers faits au sud de la Somme dans la journée d'hier ont été jusqu'à présent dénombrés.

D'après de nouveaux renseignements, les troupes allemandes refoulées hier par notre infanterie dans la région A L'EST DE CHILLY appartiennent à une division saxonne, transportée en hâte du front de l'Aisne.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, après une vive préparation d'artillerie, nos troupes ont attaqué, hier en fin de journée, les organisations allemandes SUR LE FRONT BOIS DE VAUX-CHAPITRE-LE CHENOIS. Toute la première ligne de tranchées ennemies est tombée en notre pouvoir sur une étendue de 1.500 mètres environ. Nous avons fait 250 prisonniers et pris une dizaine de mitrailleuses.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

23 HEURES

AU NORD DE LA SOMME, violent bombardement dans différentes régions du front, sans action d'infanterie. Nous avons déblayé, dans une des tranchées conquises récemment par nous, quatre lance-bombes et seize mitrailleuses qui s'ajoutent au matériel déjà dénombré.

AU SUD DE LA SOMME l'ennemi, immobilisé par la violence de nos tirs d'artillerie, n'a réussi à déclancher aucune contre-attaque. Immédiatement A L'EST DE DENIECOURT, nous avons enlevé quelques nouveaux éléments de tranchées au cours de combats partiels qui nous ont valu 50 prisonniers.

EN CHAMPAGNE, une reconnaissance allemande accueillie par notre feu A L'OUEST DE MAISON-DE-CHAMPAGNE s'est dispersée, laissant des prisonniers entre nos mains.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, l'ennemi a bombardé nos nouvelles positions du BOIS DE VAUX-CHAPITRE. Les prisonniers faits dans ce secteur au cours de l'attaque d'hier soir sont au nombre de 280, dont 6 officiers. Partout ailleurs, canonnade intermittente.

LA GUERRE AERIENNE

Notre aviation a participé activement aux opérations des jours précédents sur le front de la Somme, surveillant les mouvements de l'infanterie ennemie, effectuant des bombardements en arrière des lignes allemandes et attaquant à la mitrailleuse les troupes en marche. Nos avions-canon ont bombardé à plusieurs reprises les tranchées ennemies.

Au cours des combats aériens livrés dans la journée d'hier, deux appareils ennemis ont été abattus par nos pilotes. L'un est tombé vers Gueudecourt, l'autre aux abords de Brie-en-Santerre. Cinq autres avions allemands ont été contraints d'atterrir avec des avaries.

Dans la nuit du 6 au 7 septembre, malgré les conditions atmosphériques défavorables, 16 de nos avions de bombardement ont lancé de nombreux obus de gros calibre sur les gares, bivouacs et dépôts ennemis de Roisel, Athis et Villecourt (front de la Somme), où un violent incendie a été provoqué.

Communiqué britannique

13 HEURES.

L'ennemi a profité de l'obscurité pour lancer une contre-attaque sur nos positions du BOIS DE LEUZE. A la suite d'un corps à corps, il a été rejeté en nous laissant 19 prisonniers, dont 2 officiers. Le combat continue à GINCHY.

L'artillerie a été très active de part et d'autre au cours de la nuit et de la matinée. Les Allemands ont fait usage d'obus à gaz et d'obus lacrymogènes. A L'EST DE NEUVILLE-SAINT-VAAST, l'ennemi a fait exploser un fourneau de mine. Hier soir nous avons bombardé avec succès les tranchées A L'OUEST DE LENS.

LA NEUTRALITE DE LA GRECE ET LES ALLIES

Pas d'illusions, pas d'anticipations

Nous persistons à penser, d'après les symptômes qui se manifestent en Grèce, qu'on aurait tort de se faire des illusions et de croire à une conversion subite, et surtout sincère, des germanophiles à l'idée d'une intervention. Nous savons bien qu'il y a les articles inquiets d'une partie de la presse allemande. Mais l'expérience nous a appris à nous méfier. Il se peut que la Wilhelmstrasse, qui n'avait pas assez préparé l'opinion publique à une entrée en scène de la Roumanie, veuille, cette fois, se trouver sur ses gardes, à toute éventualité. Il se peut aussi très bien qu'il y ait accord entre Berlin et Athènes, et que les rumeurs des journaux allemands ne soient destinées qu'à endormir la vigilance des Alliés.

C'est un fait, en tout cas, que la presse germaniste a repris son audace et son langage agressif. L'Embros proteste même contre la démonstration navale de l'Entente sur un ton inusité. Il est certain que la première impression, qui avait été d'intimidation et de prudence en voyant paraître l'escadre alliée, tend à se dissiper. On se rassure, dans le camp germanophile, et, en se rassurant, on reprend toutes les habitudes anciennes. Par exemple, le mouvement contre M. Venizelos ne désarme pas. Et ceux mêmes qui indiquent comme possible une nouvelle orientation de la politique grecque s'obstinent à y mettre pour condition que M. Venizelos et le venizélisme devront d'abord être éliminés. Cette tactique, trop connue, ne fera pas de dupes chez les Alliés qui savent bien à quoi elle tend.

Hier, à Athènes, ont eu lieu, par les soins des autorités grecques, les expulsions demandées par la note des puissances protectrices. Il s'agit, en effet, d'exécuter le programme que l'Entente a jugé indispensable. Il s'agit de l'exécuter à fond, et en présence de l'escadre dont la force invite les récalcitrants au respect. Pour le reste, ce sont des illusions, ce sont au moins des anticipations. Qu'on ne s'y fie pas pour rappeler trop tôt la flotte alliée. On ne tarderait pas à en éprouver des regrets. Notre vraie politique, en Grèce, doit consister à marcher fermement dans la voie déjà tracée.

Jacques Bainville.

Départ imminent du baron Schenk

ATHÈNES, 7 septembre. — D'après les derniers renseignements, le baron Schenk a été officiellement prévenu hier qu'il serait incessamment prié de quitter le territoire hellénique. On suppose qu'il n'attendra pas que la signification officielle de cette mesure lui soit remise pour fixer la date de son départ, d'autant qu'il ne peut se couvrir de l'immunité diplomatique, sa mission de propagande n'ayant aucun caractère officiel. (Radio.)

Les suspects ont vingt-quatre heures pour quitter la Grèce

ATHÈNES, 7 septembre. — Les étrangers figurant sur la liste d'expulsion présentée au gouvernement grec par les Alliés ont reçu un avis écrit de la police athénienne les invitant à quitter la Grèce dans les vingt-quatre heures, sinon ils seront expulsés par la force.

En ce qui concerne les sujets grecs qui font de la propagande allemande, le gouvernement grec attend la liste que lui fourniront les légations des Alliés.

Un conseil de la Couronne à Athènes

ZURICH, 7 septembre. — On mande d'Athènes aux *Dernières Nouvelles de Munich* qu'un conseil de la Couronne aurait eu lieu hier matin, à Athènes, sous la présidence du roi.

Cinq classes appelées

LONDRES, 7 septembre. — On mande d'Athènes au *Morning Post* que cinq classes ont été appelées sous les drapeaux.

AUX MAMANS

A l'époque actuelle, où le renchérissement de la vie se fait sérieusement sentir, pourquoi n'avoir pas recours pour l'alimentation de bébé à la *Farine lactée Nestlé*, d'une haute valeur nutritive, qui la classe favorablement au point de vue de son coût, en tenant compte que sa préparation n'exige que de l'eau. En vente dans toutes les Pharmacies, Herboristeries et bonnes Epicerie.

DERNIÈRE HEURE

L'effort bulgare sur le Danube

La prise de Turtukaï n'a pas l'importance que les Allemands voudraient lui donner.

PÉTROGRAD, 7 septembre (Communiqué officiel de l'après-midi) :

FRONT DES BALKANS

Etant serrées de près par des forces supérieures germano-bulgares, les troupes roumaines ont été obligées d'évacuer Turtukaï.

GENÈVE, 7 septembre. — Le dernier communiqué roumain indiquait que l'armée bulgare assiégeant Turtukaï avait reçu de grands renforts.

Les Bulgares annoncent aujourd'hui la prise de Turtukaï et s'appliquent à grossir cette opération.

Turtukaï, située près de la frontière roumano-bulgare est une tête de pont improvisée sur la rive droite du Danube et n'était défendue que par neuf bataillons qui résistaient depuis quatre jours à des forces ennemies très supérieures en nombre.

EN TRANSYLVANIE

Les Autrichiens annoncent leur recul

GENÈVE, 7 septembre. — Parlant du front roumain de Transylvanie, le bulletin autrichien dit : « Près de Olak-Toplitz, nous avons, pour échapper à un mouvement enveloppant menaçant, ramené nos troupes sur les hauteurs à l'ouest de ce point. En dehors de ce fait, la situation est inchangée, et il n'y a aucun événement important à signaler. »

Sur le front de Salonique

(Communiqué de l'armée d'Orient)

Sur l'ensemble du front, canonnade intermittente, sauf dans le secteur de Poraj et de Dold-lement bombardé.

Un croiseur anglais a contrebattu efficacement les batteries bulgares vers la basse Strouma.

LONDRES, 6 septembre. — Communiqué du commandant en chef des troupes anglaises à Salonique :

Une rencontre de patrouilles a eu lieu sur le front del a Strouma entre Orjak et le pont de Komarjan.

L'artillerie ennemie a bombardé durant trois heures nos positions sur le front de Doiran.

LONDRES, 7 septembre. — Communiqué officiel du commandant en chef des forces anglaises de Macédoine :

Sur le front de la Strouma, nos patrouilles ont fait plusieurs raids dans les tranchées ennemies. Quelques prisonniers ont été capturés.

Notre flotte a bombardé avec succès un bataillon d'infanterie ennemie concentrée en face de Nos-Hori.

Un avion ennemi, frappé par l'artillerie, est tombé en flammes à Doiran.

LE COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE de 22 heures

La situation générale n'était pas modifiée aujourd'hui à l'est et au sud-est de Ginchy. Notre artillerie a dispersé les travailleurs ennemis. Entre Somme et Ancre, les Allemands ont violemment bombardé toute la journée l'arrière de nos lignes. Notre artillerie a riposté avec succès par un tir de contre-batteries que l'observation aérienne a réglé.

Entre Souchez et le canal de La Bassée, notre artillerie et nos mortiers de tranchée ont bombardé sans arrêt les tranchées ennemies, et au nord-ouest de Hollebeke nous avons réussi un tir sur la tête de pont du canal d'Ypres.

Hier, nos aviateurs ont fait de grands dégâts sur les lignes de communication ennemies et fortement endommagé un nœud important de chemins de fer, une gare et du matériel. Un des aérodromes ennemis a été atteint. Un appareil détruit et d'autres très abîmés. D'autres points d'importance militaire ont été aussi bombardés. Nos aviateurs volant à basse altitude ont repéré les positions exactes atteintes par nos troupes. Trois appareils ennemis ont été détruits et quatre autres descendus, fortement endommagés. Deux de nos aviateurs ne sont pas rentrés.

Les Russes avancent vers Stanislau

Halicz, bombardée, est en flammes

PÉTROGRAD, 7 septembre. — (Communiqué de l'après-midi du grand état-major) :

Au sud de Riga, nous avons abattu par notre feu un avion ennemi qui est tombé sur les lignes des positions ennemies.

Au nord de Dwinsk, nos avant-gardes, s'élançant à travers le fleuve Zapadnaja-Dwina, ont rejeté l'ennemi hors de ses retranchements et ont pris une section des positions ennemies.

Nos avions ont bombardé la station de Baranovitchi avec succès.

Sur la direction, vers Brzezany et Litch, le combat se continue avec succès pour nous. Chassant l'ennemi des positions fortifiées, les braves troupes du général Tcherbatchef, poursuivant l'ennemi, se sont approchées du fleuve Narainbka (affluent du Guilata-Lipa).

Dans la région de Halicz, nos troupes ont occupé le chemin de fer de Halicz à Serni-Koway-Wodniki.

Nous bombardons la ville de Halicz. Pendant la journée du 6 septembre, nous avons pris, dans cette région, 45 officiers et 5,600 soldats, dont 22 officiers et 3,000 soldats allemands, et 5 officiers et 625 soldats turcs.

Dans la région des Carpathes, notre offensive continue.

[Halicz est sur la rive droite du Dniester, à 30 kilomètres au nord de Stanislau et à 18 kilomètres au nord-ouest de Mariampol.]

FRONT DU CAUCASE

L'offensive turque sur la rive gauche de l'Euphrate, à l'ouest de Erzindjan, est repoussée par nous.

Dans la région d'Ognoth, l'offensive de nos troupes se continue, repoussant les contre-attaques turques.

Dans les combats du 31 août et du 1^{er} septembre, dans la région d'Ognoth, les troupes turques ont subi des pertes graves.

Le commandant de la 30^e division turque est tué; le commandant du 2^e corps Fank-Pacha et le commandant de la 12^e division sont blessés grièvement.

Les Russes franchissent la Naraiuvka

PÉTROGRAD, 7 septembre. — Les Russes ont repoussé l'ennemi de sa dernière ligne de défense dans la région de Brzezany, et continuent leur poursuite; ils ont atteint la Naraiuvka, affluent de la Gnila-Lipa, qu'ils ont déjà traversée en certains points.

Les aveux des communiqués ennemis

GENÈVE, 7 septembre. — Voici en quels termes les dépêches officielles de Berlin et de Vienne rendent compte de l'échec des Austro-Allemands près de la Zlota-Lipa et du Dniester :

« A l'est et au sud-est de Brzezany, dit le bulletin allemand, des attaques russes n'ont donné aucun résultat. Entre la Zlota-Lipa et le Dniester, nous avons occupé, à la suite des combats précédemment décrits, une position qui avait été préparée en arrière, dans laquelle nos arrière-gardes ont été ramenées dans le cours de la journée. »

Le bulletin autrichien est plus laconique :

« Entre la Zlota-Lipa et le Dniester, nous avons, à la suite des combats annoncés hier, occupé une position préparée d'avance. »

DANS L'EST AFRICAIN

L'occupation de Dar-ès-Salam

LONDRES, 7 septembre. — Un communiqué du commandant des troupes anglaises dans l'Est Africain dit qu'à l'exception des parties occupées par les troupes allemandes, la ville de Dar-ès-Salam est virtuellement intacte. Les forces navales et les fusiliers ont débarqué aujourd'hui.

Les contingents ont occupé les ports de Kilwa, Kiwinde et Kilwa-Kissiwani, qui ont capitulé sous la menace d'un bombardement naval.

DEUX RÉGIMENTS GRECS sous les ordres de Christodoulos chassent les Bulgares de Cavalla

SALONIQUE, 6 septembre. — Le colonel Christodoulos, à la tête de deux régiments, surmontant de nombreuses difficultés, a réussi à s'ouvrir un chemin vers Cavalla et à éviter l'encerclement par les Bulgares. En cours de route, le colonel a été attaqué également par des avions, et il a perdu quinze hommes. Il a laissé à Serrès une petite garnison pour assurer l'ordre.

Aussitôt arrivé à Cavalla, le colonel Christodoulos a invité les Bulgares à évacuer deux des principales forteresses de la ville; les Bulgares les ont quittées.

Le colonel Christodoulos a occupé aussi les hauteurs de Cavalla.

Les forces dont dispose le colonel se sont augmentées de volontaires des districts environnants.

Les Serbes découvrent trois canons Krupp

SALONIQUE, 7 septembre. — Les Serbes ont, annonce le Daily Chronicle, découvert dans un ravin, près de Gornichevo, trois canons Krupp abandonnés par les Bulgares.

Le communiqué italien

ROME, 7 septembre (Commandement suprême). — Les orages persistants n'ont pas empêché les actions d'artillerie, particulièrement vives dans le bassin de Tesino (Grigno Brenta), sur le Cauriol (vallée de Flemme) dans la zone à l'est de Gorizia et sur le Carso.

A la tête du Rio Felizon (Boite), un détachement ennemi, qui essayait de surprendre nos nouvelles positions sur Punta del Forane, a été presque complètement anéanti par notre feu.

Les rares survivants qui ont été faits prisonniers ont confirmé les pertes sérieuses subies par l'adversaire pendant les actions de ces jours derniers dans cette zone.

ALBANIE

Dans la journée du 6 septembre, notre artillerie a dispersé des groupes rassemblés près de Hambari, sur la rive droite de la Vojussa, qui harcelaient nos lignes de leur feu.

Nouveau bombardement de Venise par des hydravions autrichiens

ROME, 7 septembre. — Une escadrille d'hydravions ennemis a renouvelé dans la soirée du 4 septembre un raid au-dessus de Venise, lançant au hasard des bombes sur la ville. L'une d'elles est tombée devant la basilique de Saint-Marc, une autre devant l'hôpital britannique, heureusement sans faire de victimes ni causer de dégâts. Un hydravion a été abattu par l'artillerie italienne anti-aérienne.

LE 159^e ANNIVERSAIRE DE LA FAYETTE

Le Souvenir fidèle et l'amitié enthousiaste des Etats-Unis

NEW-YORK, 7 septembre. — « Entre nous, c'est à la vie, à la mort » a dit l'ancien ambassadeur M. Bacon à M. Jusserand, dans un de ses discours qu'il a prononcés à l'occasion de l'anniversaire de La Fayette.

Ces mots traduisent admirablement les sentiments des Américains qui viennent de célébrer avec tant d'enthousiasme et de ferveur, dans les principales villes des Etats-Unis, le 159^e anniversaire de la naissance du marquis de La Fayette.

Un enthousiasme vibrant a marqué ces fêtes dont la plus touchante a été celle de Fall River, où plusieurs milliers de personnes sont venues de différents points de la côte pour acclamer le discours de M. Jusserand, à l'inauguration de la statue de La Fayette.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

— Un télégramme Wolff annonce que la fabrique d'aéroplanes d'Adlerhof a été presque entièrement détruite dans la nuit du 5 au 6 par un incendie; l'incendie est dû à la négligence. Six à sept aéroplanes terminés et dix carcasses d'aéroplanes en construction ont été brûlés.

Tandis que nous progressons sur la Somme, nous enregistrons un beau succès sous Verdun



PRISONNIERS DE LA GARDE CAPTURES A THIAUMONT



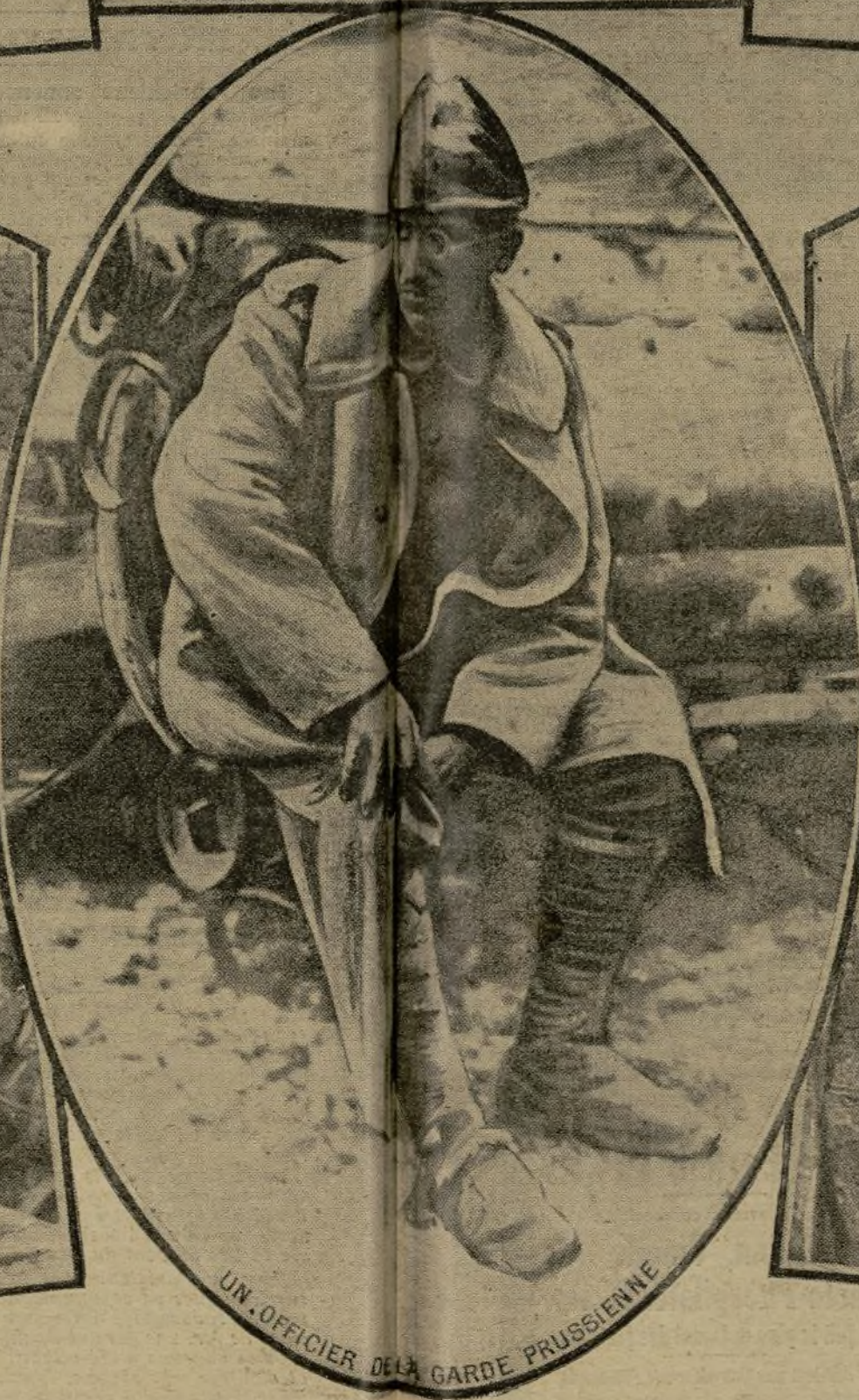
PRISONNIERS TRANSPORTANT UN BLESSE



RAVITAILLEMENT EN PAIN



PRISONNIERS CAPTURES A FLEURY



UN OFFICIER DE LA GARDE PRUSSIENNE



LES ABORDS IMMEDIATS D'UN FORT



ENTREE D'UN ABRI SOUTERRAIN



RAVITAILLEMENT EN EAU PAR MULET

Nos troupes viennent de remporter un très important succès sur le front de Verdun, au nord de la cité héroïque. Toute la première ligne ennemie a été enlevée par elles sur une longueur de 1.500 mètres. Deux cents prisonniers ont été capturés, ainsi qu'une dizaine de mitrailleuses. Ainsi les échecs succèdent aux échecs, pour un adversaire qui, il y a plus de deux cents jours,

croyait s'emparer de la ville meusienne avec le minimum d'effort et réparer ainsi, dans la mentalité des empires centraux, les mauvais effets d'opérations malheureuses accumulées depuis la bataille de la Marne. Les communiqués allemands avouent, avec maintes réticences, les coups portés aux armées impériales par les Alliés, mais ont escamoté nos récentes victoires sur la Somme.

L'anglais tel qu'on le parle ... dans les tranchées

Sans être poilu, puisque dans l'armée britannique le rasoir est d'ordonnance, Tommy Atkins parle poilu à sa façon; et l'argot qu'il crée n'est pas moins pittoresque que celui qu'a chez nous inspiré la guerre.

Cagnas, gaitounes, englobées sous le patronyme de « dugouts » (*piochis*), forment des labyrinthes dont chaque détour a son étiquette. Comme on trouve « l'avenue de l'Opéra » et le « Bouf Mich » dans les boyaux fréquentés par les Parigots, dans ceux où se huchent les Cockneys, aux environs d'Ypres, par exemple, on explore *the old Kent Road* ou *Hyde Park Corner*; et aux alentours l'« Impasse du Paradis », la « Ruelle du Bonheur », la « Place Potsdam », le « Fossé du Diable », le « Trou d'Enfer ».

Il y pleut de gros « noirs », baptisés « boîtes à charbon », « *Black Marias* » (Marie-la-Noire) — c'est le mot populaire équivalent à notre « panier à salade » — et *Jack Johnsons*.

Toutes les marmites sont des « souvenirs » ou des « messages »; les obus de moindres dimensions, des *whizz-bang* (*ouise-bennue*), onomatopée bien significative; des « feux follets », *will o' the wisp*; des « oiseaux-mouches » (*humming birds*); des « Sarah soupire » (*Sighing Sarah*), et ceux contre aéro qui, éclatant en deux fois, donnent deux bouffées de fumée blanche, des « Marie-Houpettes » (*wooly Marias*).

Les balles sont des « haricots »; les mitrailleuses, des « taille-redingue » (en sapin); des « gramophones », des « réveille-matin », des « pan-pau-la-foudre » ou des « machines à écrire ».

On finit par reconnaître, à la voix, les canons qui vous tirent dessus. Cinq pièces allemandes dont un secteur des Flandres écroula longtemps la musique avaient reçu les sobriquets de *Pierre-le-Noir* (*Black Peter*), *Sam-le-Bègue* (*Stammering Sam*), la *Pince-Monseigneur* (*Jimmy*), la *Fauvette* (*the Warbler*) et *Willie-pleureur* (*weeping Willie*). Les batteries anglaises qui protégeaient la ligne s'appelaient les unes « Bébé », les autres « la Mère »; celles-ci sans doute parce que la grosse artillerie couve le fantasme.

Les Boches sont des saucisses, les uhlans des agneaux — uhlans se prononçant *iou-lemme*, donne, par calembour, *eue-lams* (*iou-lemme*); le kaiser : *Willie le Petit*, *Willie-labac* (*Willie the weed*) ou *Bill le Loufoque* (*Crazy Bill*).

Les réseaux de fil de fer barbelé sont des « pièges à mouches » (*fly-traps*) et des « toiles d'araignée » (*spider webs*).

Quand un taube approche, on dit : « *Here comes a stormy petrel* » (v'là l'« pétrole » à grain), car le pétrel est un volatile qui annonce la tempête et l'oiseau mécanique vrombit à l'essence.

La tranchée de première ligne est le « salon » (*drawing room*), parce qu'elle attire *draws* (le feu); celle de seconde, la « salle de réception », parce que c'est vraiment ici que l'on « reçoit » — et comment! — l'assaillant. Le champ de repos où, là-bas, derrière, vont sommeiller à jamais ceux qui ont tant veillé, est le « dortoir ».

Pas plus, enfin, que les camarades transplantés de la presse de Paris à celle du front, les journalistes d'outre-Manche ne perdent leur belle humeur en troquant le stylographe pour Rosalie, témoin ce passage d'une lettre d'un ami, avant la guerre rédacteur en chef d'un quotidien de Londres et actuellement officier « quelque part » en France :

« Biji...pouf! Il est neuf heures. La séance est ouverte. N'importe. Je veux vous indiquer sans tarder une cure radicale découverte récemment par un de mes gaillards. Il a songé à prendre un brevet, mais hésite parce que le traitement ne va pas sans quelque risque. Biji...pouf! un crapouillot. Rien de cassé, continuons. Il avait, l'autre jour, un de ces maux de tête à croire que le crâne va éclater. Il était accroupi dans un coin, à l'écart de quelques joyeux. Biji...pouf! Précisément, un de ces machins dégringole dans un trou. Ecoulement général des troglodytes. Palmer, — c'est le nom du bonhomme — qui n'avait été qu'éclaboussé par l'explosion, revient à lui. Il se tâte, se reconnaît, et, tout étonné, s'écrie : « Tiens, c'est drôle! ma migraine est partie. » — « Les copains aussi », grogne quelqu'un, montrant du regard les corps des pauvres bougres. Le réchappé n'est pas retombé à la renverse. Il a murmuré : « Cricky! » (quelque chose comme « crénom! ») et c'est tout. N'est-ce pas assez? Un pleur, une oraison. Et puis, dame, la cérémonie avait bien soufflé la chandelle des autres, mais elle l'avait guéri net, lui. Aussi les hommes s'appellent-ils plus les crapouillots que « pilules Palmer », infatigables contre la névralgie. Ma parole, une fortune, mon cher, avec un peu de réclame! Vous voyez l'annonce d'ici : « Cabochards, esbaudissez-vous! Plus d'araignée au plafond, plus de « schproum » en Sorbonne! Une Palmer! Biji... pouf, boum! Parti, le cafard! Les incrédules n'ont qu'à venir essayer. »

Henri Viard.

La future loi des cadres devra régler les limites d'âge

Est-ce le moment de s'occuper des limites d'âge des officiers?

Une nouvelle proposition de loi vient d'être déposée, à ce sujet, par M. Georges Bousset, député, dans laquelle la limite d'activité actuelle serait notablement abaissée, dans tous les grades, depuis les lieutenants jusqu'aux généraux. Elle prévoit cependant que tout officier pourrait être maintenu dans les cadres, au-delà des fixations proposées, sous réserve de certaines garanties.

Dans le texte qu'a présenté, de son côté, à la Chambre M. le général Roques, il est constaté que la législation existante permet au ministre de la guerre de mettre à la retraite d'office les officiers devenus insuffisants à remplir les fonctions de leur grade.

Dans les deux cas, le résultat est le même, à cette différence que les procédés sont inverses : dans l'un on peut maintenir l'officier malgré l'âge atteint; dans l'autre, on peut le radier avant la limite déterminée.

La législation en vigueur donnant au commandement tout pouvoir, il n'y aurait qu'à l'appliquer pour satisfaire aux nécessités du temps de guerre; et quant au problème plus général, les considérations nombreuses qui entrent en ligne de compte ne peuvent être séparées de l'examen de la future loi des cadres qui s'imposera après la conclusion de la paix.

Ces considérations, influant toutes sur l'état et la carrière militaires, sont les suivantes :

- 1° La proportionnalité des grades dans la constitution des cadres;
- 2° L'origine des officiers;
- 3° Le régime de l'avancement;
- 4° La composition, de l'état-major général (officiers généraux);
- 5° Le renouvellement des différents échelons par les débouchés soit accidentels, soit normaux, au nombre desquels sont les limites d'âge.

Tout sera à réviser après la guerre, qu'il s'agisse seulement de rétablir un état normal du temps de paix; encore plus si l'organisation de l'armée doit recevoir des modifications que la grande expérience actuelle aura fait juger nécessaires; enfin, et selon ce que commandera la nouvelle situation internationale, s'il faut envisager des transformations plus profondes encore.

En tout état de cause et en premier lieu, la constitution même des cadres aura donc à subir des remaniements.

L'origine des officiers est, en principe, le point déterminant de leurs chances de carrière.

Elle comporte deux sources de recrutement : les écoles spéciales militaires et les rangs des sous-officiers de l'armée. L'examen des promotions, depuis un grand nombre d'années, démontre que la répartition des emplois de sous-lieutenants entre l'une et l'autre, et bien que la loi de 1832 l'eût fixée respectivement aux deux tiers et au tiers, est depuis longtemps sans aucune règle suivie. La question est d'importance : suivant que l'on augmente ou diminue la part dévolue aux écoles, on augmente ou diminue la valeur générale des cadres; mais trop d'extension donnée à ce recrutement ne lui assure plus une carrière suffisante et, dès lors, il s'en trouve compromis. Il convient de se rappeler que le nombre des candidats au concours d'admission à Saint-Cyr, qui, il y a une dizaine d'années, dépassait une moyenne constante de plus de deux mille inscrits, était tombé à huit cents en 1912.

Le régime de l'avancement et particulièrement les règles de passage d'un grade à un autre ne devront-ils pas être modifiés? L'accession au grade supérieur, c'est-à-dire à celui de commandant, était généralement considérée comme ne devant plus avoir lieu qu'au choix exclusivement. Ce n'est pas la pratique de la guerre qui aura fait infirmer cette appréciation, puisque, pendant les hostilités, il n'est plus fait aucune promotion dans ce grade au tour de l'ancienneté.

Quelle sera la composition définitive de l'état-major général? Question d'effectifs mise à part, on voit qu'actuellement non moins de quatre échelons distincts de commandement, ceux des divisions, des corps d'armée, des armées, des groupes d'armées, et, en plus, le commandement en chef, doivent être assurés avec un seul grade hiérarchique, celui de divisionnaire; c'est évidemment anormal.

Le règlement de ces questions, celle des limites d'âge comprise, constituera la charte de la future armée, issue de la plus grande conflagration mondiale; examiner l'une séparément, à l'heure qu'il est, c'est s'exposer à ne voir qu'un côté du problème et à faire une opération défectueuse.

Commandant V...

Communiqués

La société des anciens militaires de l'infanterie de marine et de l'infanterie coloniale Les Marsonins se réunira au siège social, 8, rue Beaurepaire, dimanche prochain, à 4 heures.

La petite presse germanophile en Hollande

La HAYE, août 1916. (De notre correspondant particulier). — La presse hollandaise n'a pas un caractère immuable. On a pu constater, dans son sein, ces derniers temps, de curieuses évolutions. Par exemple, le *Nieuwe Rotterdamse Courant* qui, longtemps, incarnait la neutralité pusillanime à l'extrême et que d'aucuns tenaient même pour germanophile, a semblé montrer, aussi bien dans ses appréciations de la situation militaire que par ses informations sur l'Allemagne, qu'il croyait de plus en plus à la défaite de celle-ci.

L'*Algemeen Handelsblad* d'Amsterdam, où un vétéran respecté de la presse, M. Boissevain, publia naguère des protestations indignées contre la violation de la neutralité belge et les crimes allemands, traverse depuis quelque temps une crise de « neutralité » des plus ombrageuses et en même temps de... (tenez-vous bien) belgo-phobie pour le moins ridicule.

Quant au vaillant *Telegraaf*, il continue à garder son franc-parler, son amusante verdeur d'expression. Les articles quotidiens de Schröder, son « *Dagboek van een Amsterdammer* » (journal d'un Amstellodamois) sont un réconfort pour tous ceux que la neutralité morale (ou immorale) indignent.

Il n'y a d'ouverture germanophile que des journaux comme le *Standaard* du Dr Kuyper ou de nombreuses petites feuilles de province — dont plusieurs — on le sait par des documents irréfutables — sont en rapports avec l'autorité militaire allemande en Belgique.

Un de ces petits journaux vient de publier des impressions d'Allemagne d'une jeune pharmacienne hollandaise qui rentre de là-bas. Tout est présenté sous un jour avantageux, avec une telle puérilité qu'on ne peut que rire de ce panégyrique : c'est ainsi notamment que cette Purgonne n'a que des mots d'éloge enthousiastes pour le régime des prisonniers en Allemagne. Elle raconte l'anecdote suivante :

« Il y a quelque temps vint chez moi un feldwebel accompagné d'un prisonnier français (les prisonniers peuvent, accompagnés, faire autant d'achats qu'ils veulent) ; comme ils devaient attendre un peu, le feldwebel déploya un journal. Le Français qui, visiblement, comprenait l'Allemand mais ne pouvait le lire ou le parler lui demanda des nouvelles de Verdun. Le feldwebel attendit un instant puis dit : « Rien de nouveau de Verdun mais bientôt, vous savez, ce sera la paix et vous pourrez rentrer à Paris ! » Alors je me mêlai à la conversation et je dis : « Mais il ne veut plus retourner en France ; il est vraiment trop bien ici » ; sur quoi le Français approuva de toutes ses forces, disant : « Très juste ! très juste ! »

C'est à se demander si cette aimable pharmacienne n'était pas le Dr Kuyper lui-même, déguisé en femme.

NOUVELLES PARLEMENTAIRES

Les douzièmes provisoires

La commission du budget, réunie hier sous la présidence de M. Klotz, a terminé l'examen de la loi de finances du quatrième trimestre de 1916.

Le projet des douzièmes provisoires est donc adopté par la commission, et la Chambre pourra, dès la rentrée, commencer la discussion des crédits.

La commission entendra aujourd'hui M. Ribot, ministre des Finances, sur la situation financière.

SANTÉ FORCE



VIN DE VIAL

Son heureuse composition
Quina, Viande
Lacto-Phosphate de Chaux
En fait le plus puissant des fortifiants

Il convient aux Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants et toutes personnes débiles et délicates.

DANS TOUTES PHARMACIES

LES CONTES D'EXCELSIOR

L'auto philosophique

Ce n'est pas difficile, vous savez, de perdre une auto en pleine mobilisation. Difficile ou pas, la 507-Y avait été perdue. Au compte d'inventaire de l'hôpital auxiliaire, on gardait un imperceptible souvenir de son passage sous la forme d'une brève mention aux entrées. Mais rien aux sorties.

Un certain jour de rosse chaleur, l'officier gestionnaire X... profita de ça pour se fâcher. Il donna des ordres cassants. Il fallait retrouver immédiatement cette auto « numérotée, à l'inventaire, 507-Y, compte M bis, f° 54 ».

A part ce détail précis, les renseignements furent vagues. Un aide-cuisinier se souvenait, en effet, vaguement d'avoir entrevu, un matin, une espèce de cabriolet sans personne avec. Et le sergent infirmier avait encore un plus vague souvenir « d'avoir entendu parler de ça, comme il aurait entendu parler d'autre chose ».

C'est là-dessus que le brigadier Georget prit l'affaire en main.

Ça n'a l'air de rien, la recherche d'une auto perdue. En réalité, c'est une fameuse affaire ! Le brigadier Georget la dirigea. Il arriva exprès pour cela du parc automobile de L... Il avait une vareuse de cuir, des manières de gentilhomme rasta, un bagout de bistrot, de l'argent plein la poche et une soif de musicien. C'est avec tout cela qu'il commença ses recherches.

Il installa son premier quartier à la cantine Buisson. Il y organisa son service au milieu d'une bande de bouteilles de bière et d'un régiment de brioches. Le brigadier Georget, qui était un beau brin de brigadier, mit tout de suite son monde à l'aise. Il fut connu, archi-connu dans tout le quartier. Et n'importe qui eût rougi d'aller prendre un verre sans en dire un mot à Georget. Le brigadier Georget prit à son service comme chauffeur un ancien mécano de ses amis, à qui il manquait un œil, mais qui rattrapait cela à force de culot et de science d'astiquage.

Ensuite, il fallut à Georget une auto. Dame ! Il n'allait pas entreprendre des recherches comme ça !... au pied levé !... Il fallait se renseigner !... tâter le terrain !... courir aux nouvelles !... L'auto 142-C fut donc attachée à son service spécial. C'était une fine 12 HP, ma foi... bien carrossée et tirant bien, « une bagnole qui gaze... », comme disait le chauffeur borgne et admiratif. C'est là-dessus seulement que le brigadier Georget put enfin commencer sérieusement son entreprise.

Ah ! il ne fut pas avare de ses peines. Partout où une auto peut être susceptible de se trouver, le brigadier Georget chercha la 507-Y. Il la chercha en ville, et tint tous les hôtels à garage, y déjeunant et y dinant plutôt deux fois qu'une, pour être plus sûr qu'il n'y avait rien. Il visita même les auberges à rouliers. Il ne dédaigna pas de trinquer chez les mas-troquets. Mais il fréquenta de préférence les lieux chics, et pendant trois semaines il ne quitta pas le casino et les cinémas... « Et rien !... Toujours rien !... » déclarait le pauvre Georget avec amertume. Oui, nulle part trace de la 507-Y. Il y avait des moments de découragement où le brigadier Georget serait devenu fou, si son ami le mécano, devenu chauffeur de la 142-C, ne lui avait pas payé la bière fraîche !...

Tout en traquant la ville, le brigadier Georget ne délaissait pas la banlieue. Toutes les semaines, au moins deux ou trois fois, le brigadier Georget s'en allait manger à l'escargotière de Sinoves. Il y trouvait tous les escargots possibles, et farcis... et toujours pas trace de la 507-Y !... Il alla chez la mère Benoit, au café de la Gare, à Gevrey, y chercher son auto jusque dans la meurette de carpe. Elle n'y était pas. Il la chercha partout. Il se promena en vain sous tous les ombrages des routes forestières ou départementales : l'auto n'y était toujours pas. Elle n'était pas davantage au parc de Pixin, ni dans les prés de Val-Suzon, ni aux eaux de Bourbonne, ni au casino de Vichy !...

Le brigadier Georget eut beau aller à la pêche ou à la chasse : il ne la rencontra nulle part. Elle ne pêcha ni à Saint-Victor, dans l'Ouche, ni à Saint-Jean-de-Losne, dans la Saône. Et, un beau soir, le brigadier Georget rentra d'une battue au sanglier après avoir cassé à coups de fusil la patte d'un chien, et en répétant avec accablement : « Elle n'y était pas !... Pas plus de 507-Y que dans mon œil !... »

Témoin de ces efforts et soucieux d'en éviter la violence, l'officier gestionnaire X... prit sur lui de les aider. Il eut l'idée de rechercher l'ancien propriétaire à qui la 507-Y avait été réquisitionnée en août

1914. C'était un monsieur qui avait une maison de cuirs et peaux à Caen. Il envoya un signalement fort précis de l'ancienne et regrettée auto.

La pièce fut remise au brigadier Georget en mains propres. Celui-ci en promit monts et merveilles. Avec « un machin aussi précis »... ce n'est pas une auto qu'il allait trouver : c'était au moins deux !...

Donc, le signalement en main, le brigadier Georget se prépare à partir en chasse, et sur nouvelle piste cette fois. A côté de lui, le chauffeur borgne vient de ranger la 142-C. Le moteur est en marche. La souple machine est secouée d'un vaste tremblement muselé, et elle gronde, semble-t-il, d'une voix pleine de grosses promesses.

Debout près d'elle, le brigadier Georget étudie son papier : « Tiens, fait-il soudain, c'est la même marque que la 142-C : une Junior !... Ah ! bin !... » Il ajoute avec étonnement : « Ah !... une 12 HP aussi !... Tiens !... » Un instant après, nouvel étonnement : « Tiens tiens ! tiens !... c'est aussi une magnéto Davy !... »

Soudain, il fait un « zut » ébahi : la 507-Y et la 142-C avaient toutes deux le carburateur Gazolin. Toutes deux avaient la transmission par cardans !... Toutes deux avaient les 4 vitesses — 3 baladeurs !... Toutes deux avaient la conduite intérieure !...

Le brigadier Georget en arrive avec stupéfaction aux signes particuliers. La 507-Y avait la main droite du châssis légèrement pliée. Il se précipite. C'est bien cela. La 142-C n'a pas voulu avoir son châssis moins embouti que la 507-Y !...

Le brigadier Georget et le chauffeur Grisel se regardent avec un étonnement aussi mutuel que muet. « C'est elle ! » s'avouent-ils à voix basse. Oui, c'est elle, il n'y a pas à en douter. La 507-Y et la 142-C sont la même personne... non, la même auto.

Les deux compagnons songent avec mélancolie. Ils songent à tant de bons diners ! aux hôtels copieux ! aux promenades grisantes ! aux ombrages ! aux escargots !...

Le brigadier Georget a pris sa décision. Il allume une pipe songeuse. Il grimpe pensivement sur la 142-C. Le chauffeur Grisel s'assied à côté de lui.

— Eh bien ! vieux ! fait paisiblement Georget, si qu'on allait voir si la mère Benoit n'a pas par hasard des nouvelles de notre auto ? Cette sale bagnole... elle pourrait être par là tout comme ailleurs !...

Le chauffeur est consentant. La 142-C file sur la route blanche et sous le pur matin. Elle va... elle va... Fidèle au vieil avis des philosophes, elle va sa route sur terre et se cherche elle-même.

Gaston Roupnel.

AURONS-NOUS DU PAIN RASSIS ?

Les ouvriers boulangers ont tenu hier matin à la Bourse du travail une réunion au cours de laquelle il a été question du projet de loi Borel, dit du pain rassis.

On sait que ce projet tend à interdire la vente et l'achat de tout pain tiré du four depuis moins de deux heures. Il établit subsidiairement la suppression du travail de nuit, ce qui est une des revendications syndicales des ouvriers boulangers.

Le projet Borel, dans la réunion d'hier, n'a cependant pas été approuvé sans réserves. Le pain rassis amènera en effet la suppression d'un certain nombre de fournées et la suppression presque totale du pain dit de fantaisie qui n'a de saveur qu'autant qu'il est frais. Les ouvriers sont donc amenés à considérer avec circonspection un projet qui entraînerait une diminution de leur salaire.

CEUX QUI SE CHERCHENT

M. Lené, 30, rue de Courbron, à Vaujours, serait reconnaissant à qui pourrait lui donner des nouvelles de son fils *Félix Lené*, 137^e d'infanterie, 11^e comp., disparu le 12 juin 1916 devant Thiaumont.

PHOTOGRAPHES

Adressez toutes vos photographies, non seulement sur la guerre, mais encore sur les événements d'actualité, les cérémonies et manifestations diverses

à EXCELSIOR.

qui vous les rétribuera



TRIBUNAUX

Reliques de héros

François Canton, cinquante-neuf ans, palefrenier à la Chocolaterie Salavin, était surpris par son chef de service dissimulant sous la paille des écuries des objets tels que : montres, croix de guerre, médailles militaires. Dénoncé et mis en état d'arrestation, Canton avoua avoir soustrait ces objets à la gare de Vaugirard, où il allait effectuer des livraisons pour sa maison. Une perquisition opérée à son domicile fit découvrir des montres-bracelets, des lettres de soldats, des livrets militaires et divers bijoux qui avaient été trouvés sur des soldats tombés au champ d'honneur et que les régiments renvoyaient aux familles à titre de précieuses reliques.

François Canton, dont le passé était irréprochable, fut considéré comme une sorte de kleptomane, et le docteur Valens fut chargé de l'examiner. Le praticien le déclara responsable, tout en ajoutant que Canton méritait l'indulgence.

Poursuivi à la requête du ministère de la Guerre, le palefrenier François Canton a été condamné, hier, par la dixième chambre, à huit mois d'emprisonnement.

INFORMATIONS JUDICIAIRES

Drame du vitriol chez un juge d'instruction

On se souvient du drame qui se déroula à Triel, le 7 juin dernier. Une jeune femme, Marthe Esther, était grièvement blessée de deux coups de revolver par le lieutenant Picq. Ce dernier devait comparaître devant le troisième conseil de guerre le 19 septembre courant. A la suite d'une nouvelle plainte formulée par la victime contre son meurtrier, une confrontation avait lieu, hier après-midi, vers 4 heures, dans le cabinet de M. Bourdeaux, juge d'instruction. A peine le magistrat avait-il posé quelques questions à Mlle Marthe Esther, que celle-ci, qui tenait dissimulé dans son manchon un bol de vitriol, se levait brusquement et en lançait le contenu dans la direction du lieutenant Picq. Il fut atteint au visage et à la nuque. Les inspecteurs de police Charles et Quantin, qui se tenaient à ses côtés, furent également brûlés par le liquide corrosif. Tous trois furent transportés à l'Hôtel-Dieu, tandis que la vitrioleuse, mise immédiatement en état d'arrestation, était conduite au Dépôt. Ajoutons que, à la suite de ce drame, M. Antony Aubin, défenseur du lieutenant Picq, a déposé entre les mains du commandant Julien, rapporteur près le troisième conseil de guerre, une demande de mise en liberté provisoire en faveur de son client.

Faits divers

PARIS

Un taxi électrocuté

La nuit dernière, vers minuit, le fil du trolley de la Compagnie des tramways de la rive gauche, ligne « Porte de Vincennes-Porte de Saint-Cloud », s'est rompu, rue Rémusat, après le passage du dernier tramway.

A ce moment passait un taxi-auto ; le fil s'enroula autour du véhicule, dans lequel se trouvaient deux personnes, qui éprouvèrent un vive secousse produite par le courant électrique.

Des gardiens de la paix, accourus aux appels des voyageurs, prévinrent immédiatement la Compagnie, et, au bout d'un quart d'heure, enfin, le courant ayant été coupé, on put dégager le taxi.

Chauffeur et voyageurs en ont été quittes, fort heureusement, pour la peur.

DÉPARTEMENTS

Un drame au camp de la Braconne. — ANGOULÊME. — Un gendarme, nommé Moreau, a blessé légèrement, d'un coup de revolver, une dame C..., habitant au village des Frauds, qui borde le camp de la Braconne, puis il s'est brûlé la cervelle.

Accident d'automobile. — TOURS. — A la suite d'une collision avec une autre voiture, une automobile du service de l'aviation a fait une embardée et a écrasé un enfant de trois ans qui est mort sur le coup.

En outre, plusieurs personnes, notamment la mère du garçonnet, ont été grièvement blessées.

Un incendie à l'usine à gaz de Toulon. — Le quartier de la Lourbière a été mis en émoi, hier, par un incendie qui s'est déclaré à l'usine à gaz.

Dans les commissariats

M. Gayral passe du commissariat de l'Arsenal aux Grandes-Carrières. M. Dupuis prenant sa retraite.

M. Forgemont passe à l'Arsenal ; M. Mazé au troisième arrondissement ; M. Jarrette est nommé officier de paix du deuxième arrondissement ; M. Benezoch passe au quartier Saint-Avoie ; M. Faralleg, aux délégations judiciaires ; M. Presnel passe du quartier de la Monnaie au quartier de Plaisance, M. Raynaud prenant sa retraite.

M. Tramegon est nommé à la Monnaie ; M. Laurens est nommé à Boulogne ; M. Dupuis, secrétaire aux délégations, est nommé à Saint-Denis Sud.

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

BLOC-NOTES

INFORMATIONS

— Le médecin auxiliaire Jean Descaves, fils de M. Lucien Descaves, vient d'être grièvement blessé et a dû être amputé de deux doigts au pied gauche. Il a également reçu une blessure à la main droite.

— Le patriote lorrain Emile Hinzelin, bien que dégagé d'obligations militaires, est nommé au grade d'officier interprète pour la langue allemande et affecté à un état-major aux armées.

BIENFAISANCE

— La comtesse de Chaumont-Quiry vient d'organiser à Vichy, au profit de l'œuvre *Le Soldat dans la tranchée*, qu'elle préside avec tant de dévouement, une soirée dont le succès fut complet. Très applaudis : Mlle Bernard, violoncelliste de S. M. la reine de Roumanie; Mlle Marie Valsamachi (sœur du lieutenant Valsamachi, le vaillant chef des volontaires grecs); Mlle Demougeot, de l'Opéra; Mlle Lise Berty et M. Mendels.

MARIAGES

— Dans l'intimité, vient d'être célébré le mariage de M. Pierre Jeanniot, auteur dramatique, actuellement maréchal des logis au front, fils de M. Georges Jeanniot, le peintre bien connu, et de madame née Grandjean, avec Mme Jeanne Armand-Gouzien, fille de M. Armand Gouzien, inspecteur des beaux-arts et de madame née Régner.

— Au Havre, a eu lieu le mariage de M. Amaury de Ramat, secrétaire de légation de S. M. le roi des Belges, fils du sénateur, avec Mlle Deliane de Weede, fille du jonkheer de Weede, ministre des Pays-Bas auprès du gouvernement belge.

Les témoins du mariage étaient : S. Exc. le baron Beyens, ministre des Affaires étrangères de Belgique, et M. Gaston de Ramaix, secrétaire de la légation de Belgique à Londres; pour la mariée : le chevalier de Stuers, ministre des Pays-Bas à Paris, et le comte Charles de Lalaing, ancien ministre de Belgique à Londres.

NAISSANCES

— Mme Robert Foy, née Halbronn, a donné le jour à deux jumelles, Nicole et Jacqueline.

— Mme Marcel Rolland de Ravel, femme du lieutenant au 81^e d'infanterie, vient de mettre au monde une fille : Jehanne.

— La baronne Joseph de Jessé-Leyas, née de Vallier, a donné le jour à un fils : François.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. Maurice Fayé, chef du mouvement honoraire à la Compagnie des chemins de fer de l'Est, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Montigny (Mayenne).

De M. Narcisse Picard, chasseur réserviste au 31^e bataillon mort pour la France, à Wacques, en 1914, âgé de trente-deux ans, et de ses frères Roger Picard, sous-lieutenant de réserve au 107^e bataillon de chasseurs, cité à l'ordre de l'armée, tué à l'ennemi, le 28 septembre 1915, âgé de vingt-neuf ans, et André Picard, sous-lieutenant de réserve au 170^e régiment d'infanterie, cité à l'ordre du jour en mars 1915, mort au champ d'honneur, le 4 mars dernier, âgé de vingt-trois ans, tous trois fils de Mme Edmond Picard.

De Mme Oudin, mère du secrétaire de l'Association de la presse républicaine de Seine-et-Oise.

Du commandant Ferdinand Cruveilhier, chef de bataillon de tirailleurs, officier de la Légion d'honneur, mort pour la France, cité plusieurs fois à l'ordre du jour.

De Mme Denouille, de Dun-sur-Meuse, décédée à Lamoignon, à soixante-seize ans.

De M. Eugène Bouley, ancien agent de change.

De Mme veuve Aubin, mère de M. Louis Aubin, ingénieur en chef de la marine, officier de la Légion d'honneur.

De M. René-Rémy de Campeau-Gennes, décédé en son château de Maison-Ponthieu (Somme).

De M. Gabriel Fontaines, engagé volontaire, mort âgé de dix-neuf ans, à la suite d'un accident.

De Mme Charles Thomas, née Sourdeau, femme du notaire de Bougival.

De M. E. Decour, décédé âgé de quatre-vingt-deux ans.

De Mlle Lucie Devémy, décédée à Tourcoing, le 3 juin.

De Mme Marie de Saint-Martial, en religion Mère Marie de la Croix, Ursuline, décédée en exil, à Walcourt (Belgique), à soixante-quinze ans.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-44 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

THÉÂTRES

Au Théâtre Michel. — La répétition générale que nous avions annoncée pour ce soir est remise à lundi, par suite d'une indisposition de Mlle Polaire.

ATTRACTIONS -- CINEMAS

Olympia. — Aujourd'hui, débuts de Mac Norton, l'homme qui avale des grenouilles. Cette énigme vivante a été très justement dénommée : *l'aquarium humain*. Spectacle nouveau avec un grand nombre d'attractions inédites : *Hill-Cherry-Hill*, les désopilants comiques cyclistes; *Dréan, Honor Leprince, Suzanne Desgraves, Claxton, Dorville* dans « *Un Collage* »; *Smohun, La Koy Dehine, Maud Delor, Léonce, Marguerite Duriez*. Spectacle sans précédent. Tous les jours, matinée : Fauteuils, 1 fr.; soirée, 1, 2, 3 fr.

AU GAUMONT-PALACE

« LA FIANCÉE DU DIABLE », « SUZANNE »

Au nouveau programme de ce soir : *la Fiancée du Diable*, cinécomédie en 3 actes et 80 tableaux.

Le grand roman dramatique *Suzanne*. Le principal rôle est tenu par l'excellente artiste Suzanne Grandais.

Une série d'attractions nouvelles et variées, actualités et comédies, encadrent un film de guerre remarquable : *A travers l'Alsace*.

Location 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Téléph. Marcadet 16-73.

OMNIA-PATHÉ (5, boulevard Montmartre, à côté des Variétés).

Toujours en éveil pour donner à son fidèle public d'amateurs éclairés un programme hors de pair, l'OMNIA donne cette semaine un grand film de tendre émotion que tout le monde peut voir : *Suzanne*, interprété par une artiste remarquable; *Suzanne Grandais*. L'action se déroule dans des paysages merveilleux. Un autre film, *New-York*, nous fait vivre au milieu de mœurs américaines des plus curieuses, avec une grande artiste, miss Florence Reed. Ajoutez à cela les voyages, les scènes comiques, et les grandes actualités du front : *Notre artillerie lourde dans la Somme*, les *Italiens à Salonique*, et vous comprendrez la vogue de l'OMNIA, où tout concourt au plaisir des spectateurs : le programme, la projection, l'orchestre. Tout y est absolument parfait.

VENDREDI 8 SEPTEMBRE

Comédie-Française. — A 8 heures, *l'Ami des femmes*.

Opéra-Comique. — Samedi, à 8 heures, *Werther*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, *le Vendeur de nuit*.

Châtelet. — A 8 heures, *les Exploits d'une petite Française*.

Gymnase. — A 8 h. 30, *le Grand Raymond*.

Théâtre Impérial. — A 8 h. 15, *la Folie des grandeurs*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *Une partie de manille*. *Prisonniers des hommes bleus*. (Matinées mercredi et dim.)

Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, tous les soirs, sauf aujourd'hui (mat. dimanche), *le Maître de forges*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *les Oberlé* (mat. jeudi et dimanche).

Th. Michel. — Lundi, à 8 heures, *Bravo!*

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *la Cagnotte*.

Renaissance. — A 8 h. 40, *l'Hôtel du Libre Echange*.

Théâtre Réjane. — *L'armée anglaise sur la Somme*; *le zéppelin abattu à Londres par le lieutenant Robinson*, V. C.

Deux fois par jour : 2 h. 45 et 8 h. 30. Dimanche, deux matinées : 2 h. 15 et 4 h. 30.

Variétés. — A 8 h. 30, *Tout avance*.

Vaudeville. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *la Bataille de la Somme*, Paris devant la guerre, le roman de la villa Médicis.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Centr. 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30. Quinze vedettes et attractions. *Un Collage* (sketch) avec Dorville.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *la Fiancée du Diable*; *Suzanne*; *A travers l'Alsace*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

Omnia-Pathé. — *Suzanne*; *les Exploits d'Elaine*. Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

LES SPORTS

HIPPIQUE

Les épreuves de Caen. — Résultats d'hier :

Prix de Frenouville (à réclamer, 3.000 fr., 1.500 m.). — 1. Statia, à M. J. D. Cohn (Stokes); 2. Sigismond, à M. Camille Blanc (R. Jones); 3. Damblain, à M. B. Mathé (Harris). Gagné de 2 longueurs et demie; une tête. Statia réclamée par son propriétaire pour 6.543 fr.

Prix de Gacé (5.000 fr., 1.500 m.). — 1. Phnyx, au baron Ed. de Rothschild (Mac Gee); 2. Peter Piper, à M. W. K. Vanderbilt (O'Neill); 3. Zorobabee, à M. E. Deschamps (Jennings). Gagné d'une tête; 5 longueurs.

Grand Critérium d'essai (15.000 fr., 1.500 m.). — 1. Meigs, à M. W. K. Vanderbilt (O'Neill); 2. Triomphant, à M. L. Andraut (Kellett); 3. Cernobbio, à M. P. Aumont (Jennings). Gagné de trois quarts de longueur; 5 longueurs.

Prix de Granville (7.000 fr., 2.200 m.). — 1. Plantagenet, au baron Ed. de Rothschild (Mac Gee); 2. Bon Diable, à M. Walter Hay (Jennings); 3. Golden Silence, au baron Gourgaud (Cormack). Gagné de trois quarts de longueur; 2 longueurs.

Prix de la Délivrande (5.000 fr., 2.500 m.). — 1. Jus d'Orange, au baron Ed. de Rothschild (G. Sauval); 2. Le Tintoret, à M. A. Aumont (Mac Caw); 3. Amant de Cœur, au baron M. de Rothschild (Gordon). Florimond (Howes) a été distancé de la place de second, son jockey ne s'étant pas présenté aux balances. Gagné de 5 longueurs et demie; 3 longueurs.

Prix de l'Orne (5.000 fr., 2.500 m.). — 1. Reine des Fées, au baron Ed. de Rothschild (Mac Gee); 2. Marcou, à M. W. K. Vanderbilt (O'Neill); 3. Robinet, au baron Gourgaud (Cormack). Gagné de 4 longueurs; 4 longueurs.

Prix de la Graverie (5.000 fr., 2.500 m.). — 1. Fortunatus, à M. W. K. Vanderbilt (Pearl); 2. Lettre de Cachet, au baron Ed. de Rothschild (G. Sauval); 3. Condorcet, à M. A. Aumont (Mac Caw). Gagné d'une longueur et demie; 10 longueurs.

Pour nos blessés. — A l'issue de la victoire de son poulain Meigs dans le Grand Critérium d'essai, d'une valeur de 15.000 francs, M. W. K. Vanderbilt a remis au comte Le Marois un chèque de 50.000 francs pour la Société de secours aux blessés, et 10.000 francs pour les blessés de Caen.

CYCLISME

Le Championnat de l'île de France (6^e année). — Cette épreuve, organisée par la Société des Courses, se disputera dimanche prochain. Itinéraire : Ville-d'Avray (départ à 9 h. du matin), Versailles, Pontchartrain, Rambouillet, Pont de la Drou, Saint-Arnoult, Limours, Versailles (arrivée en haut de la côte de Picardie). Distance, 100 kilomètres. Vingt prix, dont 100 francs et une médaille de vermeil au premier. Derniers engagements, 37, rue Saint-Georges, ce soir vendredi, de 6 h. à 10 h.

BOXE

Freddie Welsh reste champion. — Un match comptant pour le Championnat du monde de poids légers s'est disputé lundi dernier à Colorado Springs (Etats-Unis) entre Freddie Welsh, détenteur du titre, et Charlie White. Welsh triompha aux points, non sans peine, après un combat tout à fait remarquable qui se prolongea jusqu'à la limite des vingt rounds.

DANS LA MARINE

Commandement à la mer. — Le capitaine de vaisseau Mottez est nommé au commandement du cuirassé d'escadre *Vérité*.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 8 SEPTEMBRE 1916

90

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE XLIV

Où Jack et Jean Widderski commencent à faire de la bonne besogne

— Tiens, oui...
— Le reconnaissez-vous?
— Non...
— Ah!... c'est Pé-Tchang, le secrétaire particulier de Li-Pou-Fang...
— Tu es sûr?
— Certain.
— Qu'est-ce qu'il fait là?
— Voyez... il hésite sur le chemin à prendre... Tenez, il tourne à gauche, revient sur ses pas... Il cherche quelqu'un... sûrement.
— Et si c'était miss Edith?
— Je viens d'avoir la même pensée que vous...
— Suivons-le...
— Oui, mais de loin... Maintenant je parlais cent dollars contre un cent que c'est à lui cette auto que nous avons aperçue tout à l'heure...
— Je pense comme toi...
— Tenez... Le voici qui remonte de ce côté... Les deux hommes disparurent derrière un pan de roc...
Vers quelle abominable surprise marchaient-ils?

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

CHAPITRE XLV

La sacrifiée

Au tout début de l'incendie au milieu duquel Li-Pou-Fang devait trouver la mort, et à cent lieues de se douter que tout son domaine allait être anéanti, l'horrible Chinois, qui avait gardé tout son sang-froid, s'était empressé de suivre le conseil que Littleman et ses amis lui avaient donné et avait intimé à Pé-Tchang l'ordre de courir jusqu'au Trou de la Mort, d'y rechercher le corps de miss Edith et de le faire enterrer dans un coin perdu de la forêt de Cleveland!

Cet ordre donné, Li-Pou-Fang avait commencé à diriger les services de secours.

Pé-Tchang, lui, voyant quelles proportions prenait le sinistre, prit sur lui de retarder son départ pour Cleveland et se précipita avec ses amis et camarades au secours des malheureux qu'encerclait l'incendie.

Et pendant trois heures il avait lutté, hélas! bien inutilement.

Et soudain, le bruit de la mort de Li-Pou-Fang avait couru de bouche en bouche...

Et l'on avait retrouvé le cadavre du misérable...

Et Pé-Tchang, à cette vue, oubliant sa mission, fou de douleur, s'était tenu, toute la nuit, prosterné au pied de la dépouille de son maître vénéré.

Ce ne fut qu'assez tard dans la matinée qu'il revint à lui, pour ainsi dire, et qu'il se rappela quelle tâche Li-Pou-Fang lui avait confiée.

Alors, bien à regret, les yeux pleins de larmes, il quitta la dépouille du mandarin, loua une auto dont le chauffeur était affilié à la redoutable *Main-Jaune* et se fit conduire à Cleveland...

C'était donc bien lui que Jean et Jack venaient de prendre en filature. Mais cela ne devait pas tarder à leur être rendu malaisé par la configuration même du terrain.

La Bourse de Paris

DU 7 SEPTEMBRE 1916

Marché plus calme aujourd'hui et raffermi dans certains compartiments, notamment dans celui des industrielles russes, où les prises de bénéfice paraissent terminées. C'est ce qui a permis à certaines d'entre elles de reprendre leur marche ascensionnelle. Au parquet, notons parmi nos rentes une nouvelle avance du 3 0/0 à 64; le 5 0/0 se retrouve à 90. Rien de particulièrement intéressant dans le groupe des fonds étrangers.

Les établissements de crédit se négocient non loin de leur niveau de la veille.

Du côté des grands Chemins français, le Nord a valu 1.440, l'Est 855, le Midi 1.000. Lignes espagnoles quelque peu réalisées : le Nord-Espagne vaut 422, le Saragosse 421.

Lourdeur des cuprifères, du Rio à 1.750, du Boléo à 850.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,99; Suisse, 110; Amsterdam, 239 1/2; Pétersbourg, 194 1/2; New-York, 587 1/2; Italie, 91 1/2; Barcelone, 589 1/2.

METALLS A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili dis., 108; cuivre liv. 3 mois, 106 1/2; électrolytique, 130; étain comptant, 171; étain liv. 3 mois, 174 3/4; plomb anglais, 30 3/4; zinc comp-

PARCE QUE

vous êtes connaisseur
en tabac d'Orient
vous préférez l'arome
des

MURATTI

les Cigarettes de l'Elite

« Ariston » de luxe « After lunch »
« Ariston » gold « Bouquet » bont liège
« Young ladies » « Bouquet » Lont carton
De 0.75 à 3 fr. 20 la boîte.

MURATTI Sons and Co Ltd - MANCHESTER



DEMANDEZ

LA TOURISTE

BANDE MOLLETTIERE

SPIRALE EXTENSIBLE

1 2 3

La Seule en

TROIS COURBES

s'adaptant aux trois parties de la jambe : cheville, mollet, jarret, ce qui supprime tout glissement sans serrer le mollet.

REFUSEZ LA BANDE CINTRÉE

UNE SEULE COURBE qui glisse toujours, d'où obligation de trop serrer le mollet.

La Touriste, 1^{re} Qualité : Marque Or; 2^e Qualité : Marque Rouge. En Vente dans les Grands Magasins et bonnes Maisons de Chaussures, Nouveautés, Sports, etc. Gns : La Touriste, Paris.

Pour obtenir

Le rendement maximum,
La plus grande vitesse,
La sécurité absolue
de leur fonctionnement,
les appareils de locomotion automobile de tous systèmes employés dans la zone des armées sont munis du

Carburateur ZÉNITH

Société du Carburateur ZENITH

Siège social et Usines : 51, Chemin Feuillet, LYON

Direction à PARIS : 15, rue du Débarcadère

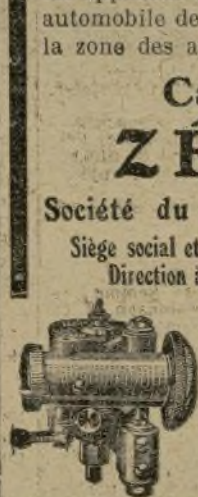
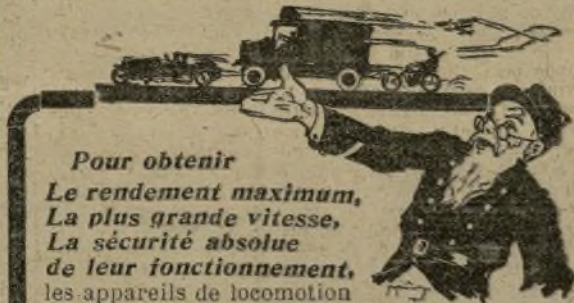
Usines et succursales : LYON, PARIS, LONDRES, BRUXELLES, LA HAYE, MILAN, TURIN, DE-ROIT, GENEVE, NEW-YORK.

Le siège social de Lyon répond par retour à toutes demandes de renseignements d'ordre technique ou commercial.

Envoi immédiat de toutes pièces.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.



ARECHARGEMENT, économise 100%
franc-mont. 1.75 av. Schurz Nol. 2^e den
à CRISTEL, ing. r. Pérou, Rouen.
Représent. et dépôt. accepté partout.

Pile POL

Pour la Femme

Toute femme qui souffre d'un trouble quelconque de la Menstruation, Règles irrégulières ou douloureuses, en avance ou en retard, Pertes blanches, Maladies intérieures, Métrite, Fibrome, Salpingite, Ovarite, Suites de couches, guérira sûrement sans qu'il soit besoin de recourir à une opération, rien qu'en faisant usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

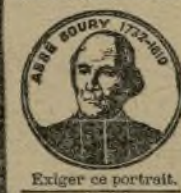
uniquement composée de plantes inoffensives jouissant de propriétés spéciales qui ont été étudiées et expérimentées pendant de longues années.

La Jouvence de l'Abbé Soury est faite expressément pour guérir toutes les maladies de la femme. Elle les guérit bien parce qu'elle débarrasse l'intérieur de tous les éléments nuisibles; elle fait circuler le sang, décongestionne les organes en même temps qu'elle les cicatrise.

La Jouvence de l'Abbé Soury ne peut jamais être nuisible, et toute personne qui souffre d'une mauvaise circulation du sang, soit Varices, Phlébites, Hémorroïdes, soit de l'Estomac ou des Nerfs, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, soit malaises du RETOUR D'AGE, doit, sans tarder, employer en toute confiance la Jouvence de l'Abbé Soury, car elle guérit tous les jours des milliers de désespérées.

Le flacon : 4 fr. dans toutes les Pharmacies; 4 fr. 60 franco gare. Par 3 flacons, expédition franco gare contre mandat-notice 12 fr. adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits) 290



Exiger ce portrait.

CHEMIN DE FER D'ORLEANS

Extension des conditions d'admission des voyageurs de 1^{re} et de 2^e classe partant de la gare de Paris-Quai d'Orsay à 18 h. 05 vers Tours, Poitiers, Angoulême et Bordeaux.

Jusqu'à ce jour, les voyageurs de 1^{re} classe (militaires compris), ayant à effectuer un parcours simple de 300 kilomètres, et les voyageurs de 2^e classe (militaires compris) à destination de Bordeaux et de ses au delà avaient seuls accès au train partant de Paris-Quai d'Orsay à 18 h. 05.

Depuis le 1^{er} août 1916, le minimum de 300 kilomètres exigible pour les voyageurs de 1^{re} classe a été abaissé à 200 kilomètres et le minimum de parcours prévu pour les voyageurs de 2^e classe à 300 kilomètres.

Comme conséquence de cette mesure, les voyageurs de 1^{re} classe à destination de Tours et ceux de 2^e classe pour Poitiers et Angoulême ont droit à ce train sans supplément de prix.

La dite mesure s'applique également aux voyageurs militaires.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux.

Et cette descente dura plus d'une heure... Un siècle!

Enfin son pied toucha le fond de l'abîme... Victoire!... Miss Edith, pauvre masse inerte et sanglante, était à cent pas de lui, couchée presque en travers d'un petit ruisseau dans le clair miroir duquel se reflétait le visage cireux de la petite martyre...

Etait-elle morte ?...

Au moment abominablement tragique où Li-Pou-Fang, se voyant reconnu, avait saisi Miss Edith à la gorge et, dans un geste instinctif, l'avait poussée de toutes ses forces quintuplées dans l'abîme, la Providence avait miraculeusement fait trébucher la jeune fille au bord du précipice. Le talon de sa bottine droite s'était trouvé coincé entre deux forts éboulis de roc...

Le corps, deux secondes, avait comme hésité à disparaître dans la nuit du gouffre...

Le poids de son corps tombant dans le vide ne lui avait pas permis d'éviter la chute, mais ses mains crispées sur la corde avaient fait œuvre de frein et, les chairs meurtries aux arêtes des rochers, le visage en sang, les phalanges brûlées au contact du chanvre, elle s'était retrouvée, au fond de l'abîme, terriblement contusionnée, ivre de terreur, mais vivante...

Une pierre qu'elle avait heurtée dans sa vertigineuse descente l'avait précédée au fond du gouffre, et c'est le bruit qu'avait fait cette pierre en tombant sur un lit de lichens que Li-Pou-Fang avait pris pour celui du corps d'Edith...

La malheureuse venait de miraculeusement échapper à la mort...

Tout d'abord, elle resta de longs instants sans vie...

Fauchée par une longue syncope, elle ne reprit ses sens que sous la bienfaisante caresse de la fraîcheur de la nuit.

Alors, lentement, elle rouvrit les yeux, jeta autour d'elle un pauvre regard d'agonie...

Un silence terriblement impressionnant régnait autour d'elle...

Ayant repris pied dans la vie, elle eut tout de suite l'idée de s'enfuir loin de cet endroit maudit.

Elle essaya de se mettre debout, mais l'effort qu'elle dut faire pour y parvenir lui arracha un cri, non de détresse, mais de douleur, cri de martyr supplicié, de condamné à la torture expirant sous les coups du bourreau...

Un nuage de sang passa devant ses yeux...

Une plainte s'exhala de sa gorge haletante...

Elle retomba en arrière, cette fois évanouie pour longtemps.

Lorsqu'elle revint à elle, le soleil lui parut être déjà haut à l'horizon.

Autour d'elle, c'était toujours le même silence impressionnant...

Pas un oiseau, pas un insecte dans cet antre désolé...

Et, au-dessus d'elle, l'entonnoir de rochers... laissant apercevoir une toute petite nappe d'azur.

De se retrouver là, cela lui causa une joie profonde, presque paradisiaque...

On la devait croire morte, puisque ses bourreaux n'étaient pas venus l'achever.

Alors, la vision de son père, soudain, lui apparut, et celle aussi de James Perry... Quels dangers ne devaient-ils pas courir... Quels martyres ne leur faisait-on pas subir ?...

Vivante, elle ne devait plus avoir qu'un but : sauver son père... Mais, pour le sauver, il fallait fuir ce lieu de mort... Le pourrait-elle ?

Réunissant toutes ses forces, elle se leva péniblement et tenta de s'enfuir de cet enfer...

Hélas ! à chaque pas qu'elle faisait, elle sentait ses forces l'abandonner un peu plus... Et puis, où était-elle ?... Comment sortir de ce chaos... Pas une route, pas un sentier... Ce ruisseau, qui coulait à ses pieds ?... Pourquoi pas ?... Elle se traîna du-

rant une heure au milieu des hautes herbes... Et, soudain, elle poussa un cri de détresse; elle venait d'apercevoir la source du ruisseau : un mince filet d'eau s'échappant de la paroi rocheuse, véritable mur de prison... infranchissable...

Alors, le cœur déchiré, l'âme agonisante, elle revint sur ses pas...

Mais l'effort qu'elle venait de faire avait épuisé ses dernières forces; elle s'écroula non loin de l'endroit où elle s'était retrouvée à demi-morte...

Elle ferma les yeux... Des flots de larmes s'échappèrent de ses yeux, dont les regards sans vie se perdaient dans la nuit de ses paupières closes.

Elle trouva la force de prier et n'attendit plus que la mort...

Lorsque Pé-Tchang l'avait aperçue, la malheureuse ne donnait plus signe de vie; cependant, elle n'était pas morte...

Le Chinois, l'ayant constaté, resta indécis, perplexe.

Allait-il l'achever pour obéir à Li-Pou-Fang ? Avait-il ce droit-là ?... Non... Si Li-Pou-Fang était mort, Widerski vivait, lui...

Pé-Tchang, en chargeant la jeune fille sur ses épaules, machonna :

— Widerski, à cette heure, est seul maître de cette existence!... C'est à lui que je dois la remettre.

Mais comment sortir de cet abîme ?... Comment escalader le mur de rocs avec la pauvre vlette dans les bras ?...

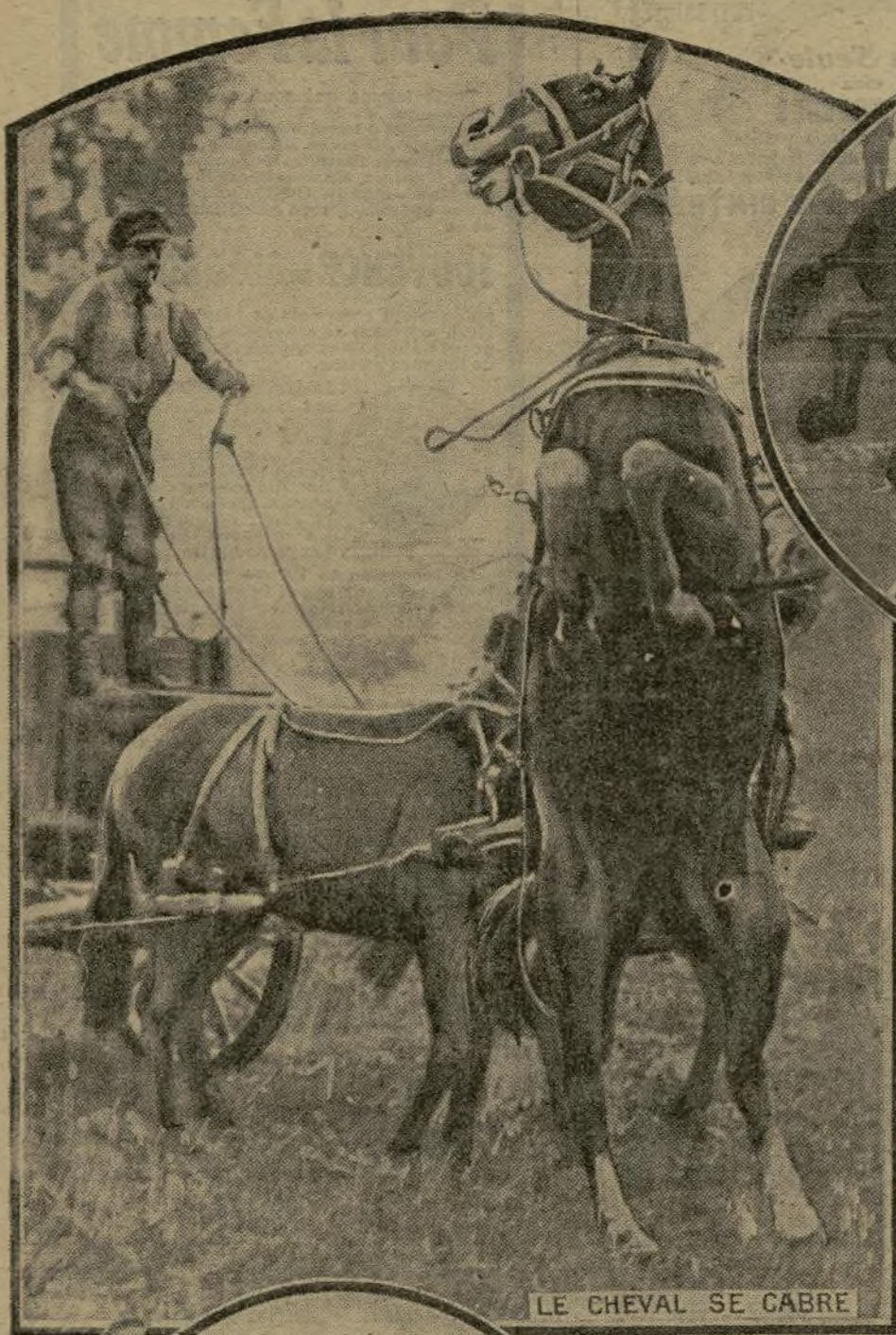
Tenter l'escalade ?... Pourquoi pas ?...

Comme il s'appretait à poser le pied sur un pan de roche, un cri, un appel désespéré lui fit faire un bond en arrière... Il leva la tête, d'instinct. Il frissonna, car il venait d'apercevoir deux ombres penchées sur le gouffre et ces deux ombres lui criaient :

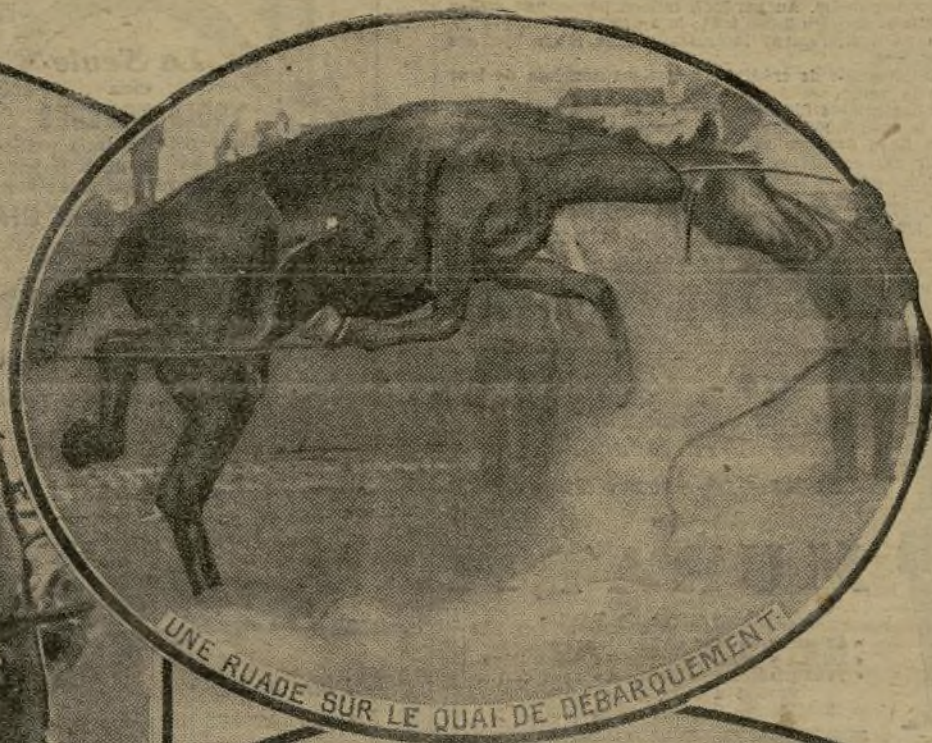
— Arrêtez!... Une fortune contre cette jeune fille !...

(A suivre.)

LE DRESSAGE DES CHEVAUX CANADIENS



LE CHEVAL SE CABRE



UNE RUADE SUR LE QUAI DE DÉBARQUEMENT



UN ATTELAGE RÉCALCITRANT



LE CAVALIER DÉSARÇONNE

Le Canada a envoyé et envoie d'une façon continue, en Grande-Bretagne et en France, des chevaux pour les besoins de la guerre. Ce sont, le plus souvent, des animaux qui, vivant en liberté, ont besoin d'être énergiquement dressés avant d'être utilisés. Ce dressage est réalisé, dans les deux pays, en des camps spéciaux, et par des « éducateurs » émérites qui, en très peu de temps, parviennent à assouplir le caractère de ces « recrues » et à les rendre bonnes pour le service.